

LA MORT AUX LOUPS

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Tristan Mat

La Mort aux Loups

TABLE DES CHAPITRES

<i>Note préliminaire</i>	7
<i>La Mort aux Loups</i>	9
<i>À reprendre</i>	72

Note préliminaire

Dans la première partie sont repris les textes de l'Atelier en cours et d'autres ateliers passés qui pointent vers le même projet improbable.

Dans la seconde partie, des texte qui pourraient, par leur ton ou leur forme, venir prendre leur place dans le texte, après reprise.

Il n'y a pas de début, il n'y a pas de première phrase. Il ne faut pas faire de pause, la pause est une faute, l'enregistrement s'arrête, les mots passent dans l'air. Il faut continuer de parler, ne pas s'arrêter, parce que sinon, les mots ne s'écrivent pas en blanc sur le noir automatiquement à partir de ce qu'est une voix, mais est-ce que c'est la voix qui est écrite? Il pensait, je pensais, il écrivait, il disait, je pensais, c'est à peu près la même chose, on ne sait pas trop d'où ça parle, en tout cas, il n'y a pas de première phrase. C'est vrai, c'est peut-être une prétexte, une excuse pour ne pas commencer, ou pour penser avoir déjà commencé. Il n'y a pas de première phrase, elle arrive par hasard, peu importe laquelle, ce pourrait être une autre. Elle arrive parce que tout est déjà en forme. J'ai fait ma tragédie, il ne me reste plus qu'à la mettre en vers. Il est là. Il est donc là dans son appartement, il est dans la chambre, il est devant son bureau, il se dit qu'il va être écrivain enfin, comme dans les livres où on voit quelqu'un s'asseoir à la table, c'est la dernière page de l'Acacia, c'est la première page

d'Histoire. En commençant chacun de ces livres, il dessinait son bureau, l'endroit d'où il écrivait ou alors il le décrivait par des mots. Et pourquoi un dessin et ou bien des mots, on ne le sait pas. Il y a bien une fenêtre près de la table, mais pas d'arbre près d'elle. La nuit lorsqu'il voudrait écrire, la fenêtre est toujours ouverte, il entend les chiens dans la nuit, loin. Il n'y a pas de livre, il y a cet appartement. Les habitants du village n'y entrent pas. Quelques-uns l'on visité parce qu'il était en vente. Je ne suis pas propriétaire. S'il est acheté je devrais partir ailleurs, déménager livres, carnets, tout le fatras de papier qui constitue ma vie. Les rares habitants qui sont entrés proposent des souvenirs. Ils sont déjà venus, avant même que tu ne naisses dans un autre pays. Ils récitent la généalogie des propriétaires. Il y a des fantômes et il est seul. il doit être seul pour écrire. Le livre est sur l'extérieur. Il doit sortir et il doit rester terré. Il va sortir, il va humer, il va regarder, tout sera proie. Il ne sait pas quand il est venu ici pour la première fois. Il a des souvenirs contradictoires, ils se tissent, il invente. Il sort. Il ouvre les deux portes, l'une après l'autre. Il est dans la rue en pente, ce serait du personnage cela, une rue vide. Il marche, il regarde, il regarde les murs, le crépi, les portes jamais ouvertes, les

portes des caves, les portes fracassées, les portes murées des grottes. Il suit le fil de la route, il marche dans l'eau qui coule et déborde. Il ira jusqu'à la place. Il pourrait continuer, remonter la rue encore plus haut, ou bien descendre aller aux dernières maisons et entrer dans la campagne. Il croise des visages. Il en salue certains. Ce sont des visages familiers vus chaque jour ou presque, il y a une périodicité même peut-être pour chacun d'entre eux. Le plus souvent, il ne sait pas les noms, il ne sait pas les histoires, il ne sait pas la folie, les intrigues. Il imagine. C'est un carnet. Chacun devrait être là, chacun devrait être écrit. Il voudrait détruire tout cela avec des mots, mais surtout se détruire lui-même, sans sang ni mort, pour peut-être qu'il y ait enfin une histoire. L'autre jour en écrivant des lettres, il s'est rendu compte que le nom du village, celui qui ne vous est pas dit, ce nom-là a le même nombre de lettres que Macondo et en répète les lettres initiale et finale. Il l'a considéré comme un présage. Il ira se promener sur la montagne sacrée des Romains, il en fera le tour. Il ira aux endroits où l'esprit semble régner. Il s'approchera des grottes, il montera aux ermitages et puis il reviendra. Il rentrera chez lui, dans la pièce sans fenêtre, s'installera devant une des tables, une petite

table, un plateau pliant qui peut qui abaissé rejoint le mur, et, relevé, forme une table carré. Je commencerai.

L'un tourne autour de la montage avoir de choisir l'angle. L'autre trace au sol un cercle à l'intérieur duquel le rite sera. Il prend des feuilles de papier, coupe, plie. Il n'y a probablement pas d'agrafe ou un fil cousu par un adulte. Le secret est de mise, le secret est le dieu. Les pages sont érigés, petites. Elles tournent. Il a décidé d'être dans le journal. Il inscrit la date. C'est l'après-midi. C'est l'été. Il a plu. Le blanc est devant lui, plus petit qu'un livre, il pourrait tenir dans une poche. Il note des phrases simples, des faits. Il en a vite fini : l'enfance est morne. Devant les yeux, les mots ; derrière, la journée : mousse, algue, brume. Il y a de l'air entre les mots, tout est encore dedans, rien n'a été capturé. Il faudra plusieurs jours de l'exercice répété avant la foudre : il est impossible de dire.

Les égouts sont las. Ils sont presque aussi vieux que la ville. Ils en sont la carte la plus certaine. Ils ont traversé les temps, leurs guerres, histoire s'écrivant en se recouvrant elle-même. Incurie : les regards ne sont pas nettoyés. A la première

pluie de l'hiver comme aujourd'hui, les grilles d'évacuation vomissent des eaux sombres. Des flaques deviennent des lacs. Des voitures et des bennes à ordures se soulèvent et glissent, libres. Les rats se sauveront toujours.

(Les conduites rompues. les fuites. Les travaux dans la rue – L'histoire de la perte)

Le goudron est familier, sa couleur entre les deux murets, jour après jour. Les minutes diminuent devant la grille, hors des conversations. Chaque visage en pied est reconnu, presque tous sans nom. Moulinets des regards s'évitant comme les bâtons tournoyant au combat. L'arrivée du corps mince que tu désires est deviné par le dos, puis le centre. Sa présence est frôlée à distance, puis se détache. Tout est entre. La minute enfonce. L'angoisse légère, gratuite comme don mais de quoi.

Aujourd'hui d'hiver, au parc de la Mort aux loups, j'ai rendu les poèmes des cinq éléments écrits à l'arrière de feuilles du journal officiel : celui de la terre enfoui entre les racines, celui de l'eau émietté à la fontaine, celui du feu posé sur la pierre à la flamme, celui de l'air en aile au vent, celui de l'éther dit au silence.

Il ne reste pas de lettres. Je ne crois pas qu'elle ait jamais eu un carnet. Les femmes n'ont pas de poches assez grandes pour en abriter un. Il aurait pu être dans son sac à main mais c'eût été de mauvais aloi de le sortir en pleine rue et de se mettre à écrire, ou même de le feuilleter. Il y avait à la cuisine un socle éphéméride en bois avec des anneaux en métal. Je viens de découvrir le nom de cet objet que j'ai vu pendant toute ma vie sans avoir besoin de le nommer. Elle notait, à l'avance, les courses à faire et les rendez-vous, et au jour présent les menus, la température et le temps, cela peut-être seulement dans le grand âge, le bloc alors prêt de la fenêtre, elle notait sur le motif, en regardant par la fenêtre en surplomb du jardin. Enfant peut-être, je le feuilletais, étonné de la correspondance entre les jours et les mots. Plus tard je l'ignorais, distance et désintérêt pour la vie réelle, la vie petite. A la fin de l'année, je ne sais pas si avant de le jeter, elle relisait le paquet de feuilles, une par jour, liasse libre une fois dégagée des anneaux de métal. Elle ne se fiait pas aux relevés de la banque et refaisait les comptes à la main sur des feuilles de papier à petits carreaux, des dos d'enveloppes. Il y avait ce grand cahier

épais à la couverture cartonnée vert sombre, un registre rapporté par le père du bureau. Elle notait les faits : les visites importantes, les morts, les séparations, les déménagements, les cérémonies. Elle disait : c'est noté dans mon grand livre. Cela avait valeur d'enregistrement. Il y avait le peu qui était écrit et tout le reste. Dans la maison de l'enfance, il était dans l'armoire. Je le suppose près de la caisse en métal fermée par une clé, faite par le père, contenant le livret de famille, les livrets de caisse d'épargne, les billets. Je l'ai vu y écrire dans l'enfance, puis longtemps après, elle l'a montré rapidement, nous étions plusieurs, peut-être tous. Pas de paragraphes. Une phrase, peut-être deux, précédées de dates, suivies d'une ligne de vide. Je ne sais pas si j'ai lu ces deux pages visibles. Je les ai lues et oubliées. Je ne sais pas quand elle a commencé à écrire et pourquoi. Je ne sais pas si le père l'a fait disparaître. Il n'était pas imaginable d'arriver à la dernière page, que le registre ne suffise pas.

je regarde les prix sur les morceaux de cadavres en attendant pas tous en ont je marche le long de la façade inclinée de verre propre il y a des foies dans une barquette avec une étiquette ce n'est pas le prix de vente mais le prix d'achat je me

suis fait avoir la semaine dernière on voit qu'ils doublent le prix j'ai fini par les jeter les foies le film transparent avait bombé en ouvrant la puanteur je regarde les deux jeunes traînent pour ne rien acheter presque je suis pressé un fils fiévreux à la maison ils ne vont pas payer des mafieux non ils s'arrêtent devant la caisse je suis les prix sur la balance lors de la pesée le ticket collé sur le papier blanc le sac est porté à la caisse je ne me souviens plus du prix à payer la fille vient celle de l'après-midi si je viens le matin avec le plus jeune enfant la patronne le fait passer derrière la caisse et taper prix type de marchandise total ouverture du tiroir et compter le reste à donner maintenant contrôler l'autre jour elle s'était trompée erreur ou elle profite l'autre antipathique carte questionne-t-elle je me souviens que j'ai pris un billet seulement je dis non je sors le billet de la poche c'est plus je racle les poches je prends tout correspondance exacte sensation d'équilibre instable sur l'arrête vertige je dis je n'avais une lire de plus elle s'en fout

Elle : Mouvement de tête vers le haut. Moi : Mouvement de tête vers le bas. Elle : Suite des mouvements commandés par des tours de poignets. Moi : déplacement vers le présentoir

vitré, pointe le doigt vers une viennoiserie allongée. Elle : pose la soucoupe sur le zinc, la cuillère dessus, prend une autre soucoupe, une pince, saisit la tresse, la dépose sur la soucoupe. Moi : pose la pièce sur le zinc en la faisant légèrement sonner. Elle : pose la soucoupe devant moi, puis la tasse. Moi : buvant. Un autre : Entre, Crie : Ha la belle!! Elle : Ha Mario!! Elle : café ? Lui : Ouais.

Que la porte devienne labyrinthe. Que le plafond accueille. Que la malle reste vide à boire les souvenirs. Que le temps soit tour à tour sur la table, près des livres, au-dessus des braises. Qu'il y ait une niche dans le mur toute à l'air. Que la pluie soit un allié, près de la main, douceur chaude dans l'hiver. Que l'ordre soit un chat. Que l'image change chaque matin sur le plus grand mur. Que chaque pièce soit à une saison.

Je vais au cimetière de la ville que je veux écrire. J'y vais en étranger, je n'y ai pas de morts. Matin d'été encore doux, j'attends l'ouverture. Quel visage aura le gardien ? Est-ce un visage connu, croisé ? Il y a des horaires, je dois donc attendre. On ne peut pas entrer, on ne peut pas

sortir. C'est un mur jaune repeint à neuf. Il y a bien sûr des cyprès, la route qui le longe est interdite aux voitures par une barrière, si vous vous êtes accompagné d'un mort, vous pourrez entrer roulant, sinon vous devez rester à pied. Du côté de la campagne, il y a des mûres, desséchées. Je cherche un endroit où pisser décentement. Un des cyprès est mort, hors des murs. Il y a deux entrées, à chacune une grille et un cadenas la fermant. Où est la clé? A la mairie ? Chez le gardien? Combien y-a-t-il de morts ici ? Combien ont été enlevés? Je m'approche des bouches de lumière. Je suis au-dessus d'un columbarium couvert. On voit les maisons assemblées d'en bas. On est loin. Un marcassin passe. Près de la porte, une niche avec une porte vitrée dédiée à l'affichage, la porte s'ouvre librement, rien n'est écrit, rien n'est montré. Il reste seulement des punaises enfoncées, des langues minuscules de papier. Sur le mur, à côté, imprimé sur une plaque de plastique, en double. le nom et les coordonnées de l'entreprise à qui sont délégués les services funéraires. A l'heure exacte, un fourgon arrive et se gare. Le jeune homme qui descend ouvre le cadenas et entre. Il a des lunettes de soleil.

Je le croise entrant comme je sors. Elle fait le signe de croix et je sens son parfum. Sur le banc, elle est assise. Dans son dos, le mur d'enceinte. Elle est sortie, elle aussi. Elle se repose, elle regarde les collines. La sérénité gagne à l'usure. Le parking est vide à l'exception de ma voiture. Pourquoi l'ai-je garée à cet endroit et non à un autre? Pourquoi cette heure ? Il n'y avait pas de livres avec moi, et il n'y en pas dans la voiture. Il n'y a plus personne. Le parking s'interrompt par un mur de ronces. Derrière il y aura : un pré qui commence, une ferme, une villa. Et avant dans le coin un cyprès, encore, près du mur jaune et près des ronces. Qui va le toucher? Qui va jusqu'au coin?

C'est en pente. On descend. On descend toujours. On descend dès l'entrée de la ville lorsque l'on quitte la voie consulaire. On ne fait que descendre. On descend, mais comme les routes sont sinueuses, serrées, pas de perspective, on ne voit pas le bas, on reste dans sa tranchée de ciel. On sait qu'il y a quelque chose en dessous. On sait que ce n'est pas la roche sans fin jusqu'au centre de la Terre. On ne sait pas vraiment ce qui est sous soi. L'appartement de la rue en contrebas est sous le tien et se poursuit

sous la route. Chaque flanc de colline, chaque pente est percée. Les caves entrent très profondément dans la roche, jusqu'à ce que la température soit constante, ignare de l'été et de l'hiver. Fait, le vin était rangé dans les caves. L'entrée est scellée par des murs. Des années plus tard pour un mariage ou pour une communion le mur était abattu, les bouteilles sorties et bues. Il en reste tant, des arcs murés. Il n'y a pas que le vide derrière les parois, on le sait. On ignore jusqu'où les tunnels se prolongent. On sait qu'ils menacent la stabilité de la place. On sait que la roche est docile à la pioche et facile à l'eau. Elle l'accueille presque avidement. Autrefois autant de lavoirs que de boucheries. Les nouvelles constructions sont menacées dans leurs fondations. C'est seulement à la fin de la ville, au point le plus bas, sur la petite esplanade devenue parc, dégagée par un tremblement de terre au siècle dernier, c'est seulement là que l'on peut voir loin, le dessous de la falaise, puis la vallée. la forêt. Le contrepoint ce serait la montagne solitaire au milieu de la plaine, plus au Nord, la montagne nommée dans une ode, mais elle est percée de grottes naturelles, elle a été dépecée par des carrières, elle a été tranchée pour

construire un bunker, d'abord les fascistes, puis les Allemands, puis un abri atomique.

Une maison étroite en étages, une tour presque, si près du fleuve que la ville n'a pu glisser qu'une ruelle entre les deux. Des fenêtres on voit tout de suite l'eau sale. Ce sont des pièces où être seul. Le temps s'arrête à force qu'il lise.

De dessus, en oiseau, le quai, il s'interrompt en ligne, puis la mer, autre place. Deux points : un homme assis sur une chaise, la guitare, un autre près de lui, la bouteille sur le pavé. Le soir meurt jaune.

Un banc, un soir tiède nordique. Le banc est inconfortable, il est trop rond, il n'est pas fait pour un dos, mais c'est le seul à dispenser la halte. Il faut bien qu'il y ait quelque chose autour. Je ne le vois pas. Une scène de théâtre, si vous voulez, mais sans spectateur, sans applaudissement, sans intrigue. On peut ajouter un mur, un mur de briques rouges, un mur sans fenêtre qui prend tout le regard. Vous vouliez un personnage : le voici.

La luxure de la ville pour qui arrive de loin, la surprise renouvelée, la rapidité, les langues, les couleurs mélangées, le jeu, l'arnaque, un jour ordinaire serait comme une fête, mais il y a la grande fête qui multiplie tout sauf l'espace et les murs, et il y a une mort à venir. Sauf toi qui lis, nul ne sait que le monde sera mis à bas.

Je lui avais demandé : pourquoi tu ne vas pas au Parc, elle avait gardé le silence, un long silence, son regard s'était porté au loin, je ne sais pas s'il s'appuyait sur quelque chose, ou s'il était dans le vague, et quelle vague, quel vide, il y a eu plusieurs jours, c'était sans espoir, l'été s'était assis lourd, j'étais passé la chercher, nous étions allés au bar, elle m'avait encore raconté sa vie, des épisodes, des années que je ne connaissais pas, longuement, sa vie s'agrandissait, autour de moi, j'étais pris dans cette histoire où je n'étais rien, où je n'existais que par mon écoute, nous étions les seuls dehors, au bord de la route, on sursautait au passage de chaque rare voiture, on a fini par revenir un peu ivres, on est descendu jusqu'au Parc, c'est elle qui l'a voulu, au centre la Fontaine son jet dur, l'eau rase débordant du bassin, je ne sais plus si d'abord nous nous sommes assis ou bien si nous sommes restés debout, le Parc est là

à cause d'un tremblement de terre, quelques maisons ont été emportées et n'ont pas été reconstruites, la lumière tombe à la verticale des lampadaires, l'herbe taillée est grillée, réduite en poussière, il faut soixante-quatorze pas entre les deux murs les plus lointains, il y a le vide au delà des grilles, en bas la vallée est assez vaste pour tous les morts, ce pourrait être une scène et les maisons avec leurs balcons, le lieu des spectateurs, mais il n'y a personne, pas plus dans le vide que là derrière ces orbites, nul ne vous regarde que le temps, pas de voix qui dise, décrive ou enjoigne, on est avant le chœur, rien n'est écrit, la canicule est d'abord lenteur, les paroles feraient des voiles, il faudrait les faire tourner pour qu'elles ne touchent pas terre et poussière, il y en avait encore entre elle et moi des mots, peu, et comme présents mineurs mais lourds d'importance et d'engagement, pourtant le silence règne, c'est lui le personnage, le seul, pas de chœur pour s'opposer à lui, il a avalé jusqu'au passé, il n'y a plus de récit, aller jusqu'au mur et revenir, rester debout face à face, et comme on tombe dans le vide se rapprocher, les mains se touchent et la course soudain, dans les venelles en pente, il y a des marches, comme s'il n'y avait pas de fin

Il n'y a pas de plan : une énergie sourde qui pousse, venant tantôt de l'air lourd même au soir, tantôt du très profond, d'un jadis asphyxiant. Il faut recouvrir les collines, qu'elles soient enveloppées de bétons, de murs, de routes, qu'il y ait de l'herbe rase, des arbres chétifs comme bêtes en captivité. Il faut que les vallées soient asséchées, qu'il n'y ait plus de rivières dans leur fond. Les vieilles maisons sont abandonnées, il est bien qu'elles soient laissées, elles sont trop étroites, insalubres, leurs petites fenêtres, les murs trop massifs, on ne peut pas passer qu'à pied dans les ruelles. On les laisse aux pauvres sans pays. On a construit des petits immeubles. On a construit des maisons entourées d'un faux petit jardin. On continue. Le béton s'use, se fissure. On délaisse, on ira plus loin, abandonnant. On s'étend de part et d'autre de la route, jusqu'au prochain village, tirer câbles et canalisations mais en grattant à peine la terre. Il ne faut pas creuser, plus de caves, plus de tunnels, de souterrains, il faut produire une croûte qui recouvre, enserre, pour que les collines ne puissent se soulever, que l'on ne puisse plus entrer dans la terre, pour que les sangliers ne reviennent plus.

L'odeur dans les ruelles, le crépitement des branches dévorées, puis de la fenêtre, les flammes proches, les pans de terre en cendre, et tout le monde sait, toi non, qui est le pyromane : effroi.

Les enfants sont comme chez eux dans le bar des mafieux, le patron leur sourit, accueille chaleureusement tout le monde, les enseignants y emmènent pour une sortie les élèves manger une glace : effroi.

Elle accouchera d'ici peu. On est presque certain de la croiser où que l'on aille, dans sa voiture, c'est elle qui fait les livraisons de came aux clients : effroi.

Ils sont usés, reviennent à pied de la gare à la nuit, portant les sacs plastiques chargés des courses. Ils ont pris une des maisons qui risquent de s'effondrer. Ils doivent passer outre les rubans de signalisation pour rentrer chez eux : effroi.

Il a recommencé à fumer, parle plus vite, saute des passages dans son raisonnement, parle longuement sans laisser l'autre répondre, il est

emporté par son éloquence qui le rassure, il a une nouvelle compagne plus jeune que lui, jolie, je la vois grise, l'un tuera l'autre : effroi.

Elle descend la rue en hurlant, je vous tuerais tous, je vous tuerais tous, le mari reste au bar, elle va vers l'appartement, la petite sera là ou bien dehors, sauvée, cherchant la compagnie des enfants plus grands : effroi.

Il m'arrête chaque fois que je le croise devant chez lui, il s'appuie sur sa béquille et m'entretient, sa vie passée, la rancune de toute une vie contre la voisine, je peine à suivre, des mots manquent, d'autres sont mal prononcés, c'est l'été, midi, traînant son pied bot, il monte très lentement dans sa voiture, au démarrage elle cahote, les freins crissent, elle avance au ralenti au milieu de la rue : effroi.

Il ne reste à l'écart, jamais accompagné, il sort de son sac les pétards, les pistolets de plastique, il se filme en mimant des truands, il insère des punaises sur les projectiles de mousse, il est encore sur la place vide maintenant, dans la nuit, il donne de l'argent aux autres pour qu'ils jouent avec lui : effroi.

Ils ont une pièce, c'était une cave, une porte sur la rue, une fenêtre trop étroite pour l'emprunter pour se sauver. Lui est dehors. De l'autre côté de la rue, un amas de vieux objets, une décharge presque, avec des bibelots sales, à demi-cassés, les indigènes s'arrêtent, parfois achètent. Il est là toute la journée, il traverse, pour aller prendre une lampée de vin, son verre reste au bord de la fenêtre, il a un kyste sur la gorge, son rire découvre sa bouche édentée, béante : effroi.

Découvrir qui est le pyromane du village.

Aller dans la boucherie lire le texte du boucher de Tchouang Tseu.

Retrouver les visages de tous ceux qui sont morts depuis que j'habite ici.

Offrir des livres stupéfiants aux dealers sur la place.

Forcer la porte de la chapelle, m'y asseoir et décrire le vide au-dessus de l'autel.

Rire seul avec fracas au centre de la place.

Photographier toutes les portes et les fenêtres murées.

Éprouver la pointe du parc long.

Lire à voix haute les noms des morts du cimetière.

Aller s'entretenir avec les artistes locaux

Parcourir chacune des rues, écrire sur le moment un texte en vers brisé.

Disperser et dissimuler des messages énigmatiques.

Voir un loup.

donne poing aux vitres donne ton pied
hésitation donne ta marche à la montée donne ton
regard au regard fixe donne souffle donne lenteur
à la main touchant peau froide douce encore pour
si peu donne la poussière donne-toi un visage
donne le temps aux chiens donne-moi le reste

donne ton savoir des angles donne le vent donne-
toi donne sur le tapis donne ta jupe sous le vent
donne encore matin cendre donne-toi une
apparence pour aller au jour donne ton dos aux
mains donne ton numéro donne ton regard à la
lune donne ton pas à l'égarément donne ta main à
la carte donne ta peau au tissu troué sali taché
déchiré donne-toi enfin donne semelle au vide
cerné d'acier donne vulve à verge donne
signature coin droit donne trait donne cadre
donne point donne silence au silence donne
l'autre donne sillon donne doute donne peine
donne nuit à la flamme donne chance aux fous
donne espérance aux idiots donne aux riches
encore donne dettes aux pauvres donne chance à
la main du gitan donne grâce à la main de la fille
facile donne pulpe de doigts au caché dans la
poche donne raie donne écoute à la nuit donne
maintenant donne seulement donne maintenant
donne enfin donne demain à la nuit donne si
donne pourquoi donne réponse aux murs donne
sillage donne fatigue donne retard à ce monde
donne monde enfant donne enfant monde donne
enfant à la femme donne femme à l'homme donne
chien au feu donne vol au voleur donne vol aux
mouches donne vol aux argents donne vol aux
morts donne vol aux pauvres pour vivre donne

vol au nuage sans frontière donne reste donne
entailles au marbre à former lettres donne odeurs
au voyage donne reste à mes mots

Elle n'a pas eu le temps de travailler. Il s'est mis avec elle dès qu'il a été laissé pour un plus riche. Elle passe de longues heures au bar à côté de lui, qui est là tout le jour, son travail est d'attendre. Elle est tout de suite restée grosse de lui. Il a déjà un fils dont il ne s'occupe pas. Après la dernière rafle, elle a commencé à faire les livraisons. On n'arrête pas une femme enceinte.

Pas de pause admise pour la perfection. Ongles, ventre plat, peau lisse, maquillage : rien en défaut. Rien d'autre que sourires, moues, regards papillonnants. Elle doit attirer sans aguicher : équilibre instable, escarpins pointus. Elle est au service du produit. Aujourd'hui, les crèmes. Un jour, peut-être, les téléphones. Si seulement les voitures de luxe. Le soir, presque la même chose avec les hommes. Et l'espoir stupide d'en trouver un à garder.

C'est la seule parmi les hommes. Elle est toujours au balayage, jamais au ramassage des ordures, encore moins à la permanence de la décharge. Elle n'a pas de voiture. Elle ne va pas au dépôt, travaille près de chez elle, toujours seule. Sa voix est basse. Elle est du village. Hors moi, étranger, je n'ai vu personne la saluer. Son regard se lève alors du sol : il est très clair.

gazon c'est à dire herbe plus horizon étalé jusqu'à l'ici plus celui qui regarde pas de gazon sans spectateur et de l'eau sinon dalle de latérite c'est à dire notre futur comment nous crèverons bientôt quand lentement certainement spectateur civilisé pas de gazon chez les sauvages il faut des classes sociales des traités de savoir vivre des jungles de règles non écrites et souvent non formulées jamais enseignées explicitement mais la parole sinon serions fournis ce qu'il faut de travail d'exploitation pour qu'il n'y ait pas de sang sur le gazon que les pauvres n'y viennent pas s'allonger qu'il n'y ait pas de bruits d'engins et machines que les feuilles de l'arbre tremblent gratuitement il pourrait les compter les feuilles brunes disant l'automne en ce jour de solstice sur les doigts de quelques mains s'il avait des amis l'observateur souverain mais de plaque une seule

et pas au centre pourquoi de là où il assiste au mode une forme plus oblongue qu'une amande un langue effilée de béton clair évidemment carrée vu de dessus avec un bordure en creux faisant cadre ou bien s'agit d'une dalle posée sur un support et faille entre eux pour le jeu la dilatation ou espace pour y glisser une lame faisant levier hôte de brins de brins herbes séchés amoncelés qui pourraient se tresser en corde et pour lutter contre ce vide sombre étroit ailleurs autour l'herbe tendre mangeant les bords du carré comme l'enfant le bordure du petit beurre plus lentement mais inexorablement jusqu'à la recouvrir si l'on ne s'avise pas de donner un ordre de le répéter et ce ne sera pas fait faute d'allonger son regard sans rien chercher l'herbe recouvrira tout comme elle enveloppe et emporte en elle les restes de la chair et encore à distance de la jungle minuscule au centre exactement un rectangle qui accueillerait la pointe dur d'un crochet pour que la dalle soit soulevé emportée dans les airs et que soit offert la fosse du regard mais pour le moment recueillant un verre à liqueur d'eau de pluie et l'offrant en miroir

Dans les murs, il y a des trous, vestige de la construction où les poutres des échafaudages y étaient insérées pour les supporter.

Je passe chaque jour dans la rue R. Je le sais. C'est aussi l'un des trois noms de la ville. Par l'exemple la famille qui a le bar Royal au coin de la place, le père, la mère, les trois filles, le garçon, et d'autres cousins, à tour de rôle. L'autre jour le nouveau barbier, visage jamais vu ici, portait ce nom, si j'en crois le ticket de caisse. Je ne sais pas où elle est. Je dis comme les autres, la rue qui conduit à l'école, la rue qui remonte, le raccourci.

Il y des caves qui ont été murées, des ouvertures béantes dans les murs, sans porte, sans volet, sans fenêtre, sans lumière, qui ne sont que béance.

Une seule fois je suis allé chez elle, de l'autre côté. Si souvent chez elle lorsqu'elle habitait la pente. La route je la connaissais, elle portait hors du village puis s'achevait en chemin. Et la maison, je la voyais depuis chez moi de l'autre côté de la vallée. Arrivant j'avais cherché où garer la voiture. Au ralenti l'espace perdait toute familiarité. J'ai

passé le portail, descendu le chemin, rien n'avait à voir avec ce que j'avais imaginé, j'étais égaré. Il y avait deux pièces, oui, une table et autour nous avons bu le café, la chambre je l'ai entrevue, je ne peux revoir l'espace et si nous avons été debout, les pas, et la forme du silence. Tout s'est fini devant la fenêtre à regarder l'autre côté de la vallée et je ne sais plus si je me suis vu à la fenêtre, si je me regardais lorsque nous nous sommes frôlés.

Il y a des blocs de tuf rongés par le temps s'exprimant en pluie, canicule, gel. Ils se creusent, se donnent en sable.

J'étais avec l'enfant dans les ruelles en escalier. Il observait le chat de la Bibliothécaire sur la petite place. Elle était devant sa porte. Elle, était à sa fenêtre, de l'autre côté, au-dessus. Allez la voir, elle a aussi un chat (un chaton roux passe rapidement à ma gauche, comme j'écris ceci, derrière la porte vitrée). Nous avons monté les escaliers. La porte était ouverte. Elle était à l'intérieur. L'enfant est entré. Je suis resté sur le pas de la porte. J'ai regardé l'intérieur comme je la regardais à chaque fois que je la croisais/creusait dans la rue. Si je la convoque

l'image est presque devant moi. Il y a une image devant moi, beaucoup de blanc, peut-être les murs réellement, des objets rares, âgés, faits à la main. Rien de général. Des caractéristiques. De sa vie, je ne sais rien. J'ai gardé son nom. (oubli du nom)

Il y a des amas de pierre : le mur étroit devenu tas, mais on reconnaît la forme arrondie, adoucie des blocs que l'herbe entreprend de recouvrir, la terre de boire.

Il y a tous ceux qui ont passé, des visages sans nom que je croisais chaque jour, puis oublié sans savoir si les noms des morts affichés sur les murs sont à eux. Il faudrait marcher, lentement, enfoncé dans le silence, regarder un mur, un tournant de rue, jusqu'à ce qu'ils reviennent assis, marchant lentement, que les voix soient là, à nouveau, que quelque chose de ces vies perdues trouve son souffle ici.

Pour une fois, aller à pied à l'école, prendre le chemin étroit aperçu chaque jour en voiture. Son étroitesse le réserve aux piétons. Il passe près d'une maison à deux étages, puis est longé par un grillage. Derrière, deux immeubles bas, leur

portique se font face à distance respectueuse, une cour vide entre et autour d'eux, des poteaux supportant des fils à linge. Une autre vie serait là, plus lente. Le chemin rétrécit, devient un escalier de béton, des branches se courbent au-dessus de lui, il tourne dans un sens, puis dans l'autre, lorsqu'il se redresse et s'élargit jusqu'à ressembler à une rue, deux voitures garées en parallèle signifie le cul de sac et le caractère semi privé du lieu. Un angle droit, et une rue suit maintenant un terrain de terre rouge, cernée de lignes blanches, puis l'ombre et l'arrivée, de l'autre côté du portail, et l'attente des enfants en est différente, d'avoir découvert l'autre versant, petit passage du Nord-Ouest aboutissant à la grille habituelle. Savoir encore pourquoi la mémoire des Portiques t'est refusée.

C'est un parc, plus bref qu'une chanson. En cercle : Une grille basse sur un coté dont une partie s'ouvre et se ferme comme une porte, un escalier de trois marches longues s'achevant sur un muret, un mur en arc de cercle s'élevant, à l'extérieur la route tourne et monte, une grille invisible mais supportant un jasmin en floraison, un autre angle droit, puis le mur de côté d'un immeuble, une quinzaine de mètres de hauteur,

deux nuances de couleur séparées par une ligne horizontale, à hauteur du plafond des caves, qui, à l'extrême gauche, s'incline à quarante-cinq degrés, s'élève puis brièvement redevient horizontal, au niveau du sol, toujours à l'extrême gauche, au ras du sol, la niche d'un compteur d'eau creusée dans le mur, le panneau faisant office de porte a été arraché. Au centre, énorme par rapport à l'espace, le tronc d'un pin. Il faut lever la tête pour voir les branches. En moi le souvenir d'un banc métallique, et en même temps, l'absence de souvenir du banc. Je n'ai jamais vu quelqu'un à l'intérieur. Pendant la Fermeture il n'y avait même pas d'avis interdisant l'entrée.

La route reprend le tracé d'une voie romaine. Lorsque le centre commercial a été bâti, un tronçon en a été dégagé mais les travaux n'ont pas été interrompus. Les blocs plats de basalte sont visibles depuis le trottoir, sous le parking, des grilles en empêchent l'accès. Sur les murs, un slogan fasciste a été peint. Le centre commercial a été nommé La voie antique. Il a été construit grâce à la collusion entre le maire et les Calabrais. Il se rend d'ailleurs souvent à leur bar au rez-de-chaussée, assis sur la terrasse, fumant le cigare, entouré. Les boutiques du centre commercial ont

pratiquement toutes fermées. L'ascenseur ne fonctionne plus. Une des trois étages est complètement inaccessible. Une rampe porte sur le toit aménagé en parking toujours désert. Une barrière levée, un feu de signalisation éteint. Il reste les caméras de surveillance, sont-elles aveugles? Je suis monté là, attendre. La vue est dégagée vers la vallée du grand fleuve, les sommets enneigés, la montagne sacrée. A l'opposé, tous les espaces jusqu'alors séparés sur le flanc s'accolent comme pièces de puzzle, et dans la direction de chaque main la ville se rassemble. La joie est formelle, le détachement mélancolique. Une autre fois, il y avait un garçon. Il était assis par terre, loin du bord. Il regardait son téléphone. Il faisait le guet.

Ils sont ensemble. Toujours. L'un à côté de l'autre. Ils vont à la gare, en haut. En reviennent. Marchent. Souvent sur le banc de leur chemin. Toujours ensemble, ils parlent. Inlassablement, sans hâte. Comment n'ont-ils pas épuisé la parole à toujours être aux cotés l'un de l'autre ? Avec le temps, elle s'est raidie, elle ne le regarde guère, sa parole est devenue rare, quand la sienne a lui est intarissable. Il veut l'intéresser, la convaincre,

insiste. Elle marche droit et lui, avance, s'interrompt, la contourne.

C'est Simenon vieux, plus petit, moins imposant. Un air à la fois bête et émerveillé, un regard dépourvu de prétention, de sagesse, celui qui sait être un tas de merde comme les autres. C'est Simenon qui aurait arrêté d'écrire et en serait heureux.

Il est tassé, arrondi, le regard comme prêt à filer. Il est le premier devant la boutique fermée le matin, il fume une cigarette. Parfois je le croise sur la place un sac plastique à la main : il livre. Ses dents sont mauvaises, ses yeux deviennent vitreux. Ses mains sont pales. Ses pieds, je ne les ai pas regardés. Il a un petit sourire où se mêle l'amer et l'acide, peut-être aussi, forcément, de la bonté. Ses phrases restent le plus souvent dans l'orbite du dialecte. Ses yeux se lèvent pour recueillir la commande. Déposant les pièces de viande sur la balance, sortant les petits pains du grand sac en papier, le geste est ponctué par un Hop-e-la. Je l'attends comme une respiration, comme un coup de cymbale. Bientôt le bientôt le patron l'utilise aussi, et parfois même, la patronne à la caisse.

C'est l'homme de l'Évangéliste. Il est allé la chercher en Roumanie romani. C'est le seul plombier qui n'a pas de travail. Il l'insulte dans la rue lorsqu'il la rencontre. Leur fille est la splendeur. Il parle seul quand il rentre saoul, salope de pute, il peine à introduire la clé dans la serrure de la porte. Le parrain, Carmel, dit c'est mon ami. Lorsqu'il marche le pied gauche parallèle à la surface du sol quand la jambe se soulève et frappe agacée le sol. Sa mère nourrissait des chats. Parfois l'un disparaissait : bombance. Il est mort pendant que j'écrivais ceci.

L'œil est une fiction : l'imaginer là où se fondent l'un dans l'autre deux murs et où finit le plafond à caissons, un point à deux hauteurs d'homme, peu probable qu'il y a jamais eu quelqu'un pour embrasser l'espace d'ici, lors de la construction mais nul n'habitait, nul ne contemplait sauf par l'entremise de la fatigue et si brièvement avant l'oubli, d'abord la dalle verte sur les tréteaux, on pourrait y allonger fastueusement un cadavre, mais ce sont les rectangles blancs griffés de lignes se superposant en désordre consommé, puis les tranches des piles de disques de vinyle ceinturant

la pièce, celles superposées des livres, le désordre déjà, des objets de petite taille déposés ci et là, deux chaises ne respectant aucun alignement, aucune parallélisme, des choses – comme les appeler sinon – abandonnées, des survivantes, qui pourrait avoir voulu les sauver sinon une acédie sans remède, en s’approchant assister au tapissement de la poussière, plus bas encore les taches sur le carrelage gris, les différences de niveau entre les dalles et en s’appuyant, retourné, le plafond soulevé par son étroitesse, parcouru de fissures, des lianes légères formées de fils de toile d’araignées se balançant au vent minimal, et le lustre, en étoile, cinq branches principales, chacune se divisant en deux branches secondaires, inquiétude de sa proximité, doute abyssal sur sa symétrie radiale effective, à chaque passage, cette question revenant, comme un rite, et la pensée que sa chute serait fatale à l’observateur, à genoux le paysage au-dessus des casseroles et de la vaisselle sale, en entrant dans la cuisine établie sur un balcon couvert, refermé, mince château arrière en aplomb d’un navire minuscule, en s’avançant, la tête poussée par la fenêtre, s’inclinant au sol pavé occupant toute la vue, l’attirance, l’appel de la gravité sombre, retraite brusque arrêtée par le miroir, puis, se

retournant, l'autre, tous deux sur des portes et les reflets se multipliant selon l'angle formé entre elles, jusqu'à ce que l'un soit repoussé au mur, ne dévoilant qu'un espace bas se repliant et s'abaissant, les feuilles, les carnets, les lambeaux de carton, les boites vides, écartelées, se sédimentant, s'élèvent, rêvant un métamorphisme, un île de bois blond où poser, se reposer, la main et le regard ne faisant plus qu'un, il n'y a plus qu'à fuir dans la nuit, toujours attendue, plongeant vers l'horizon disparu

regarder à terre parce qu'il y a trop à voir à hauteur des visages et encore plus en allant vers le ciel, au moment de l'adieu qui arrive, reviendrait peut-être ceci qui ne revient pas dans les rêves, ceci des années lointaines du pays de ta langue dans la ville des ruines, en commençant par la fin les racines soulevant la chaussée, attention racines affleurantes, c'est écrit sans rire, le revêtement craquelé comme la croute du pain gonflé, le pied trébuche comme sur un pavé inégal, ici les pavés ne sont pas rares, même s'ils ne sont jamais soulevés, dans la nuit les poussettes des nourrissons les parcourent pour les bercer, il y a même un métier, le selciarolo qui avec un marteau tape doucement pour installer le

pavé sur le sable et dessine de cercles concentriques, les pavés sont ternes souvent, ils devraient être lisses, toucher gras disait ève, la professeure de géologie, mon doigt passait sur l'échantillon rêveur, à l'école des mines, n'y être pas descendu, puis les dalles des voies consulaires immobiles depuis deux mille ans, vastes et les deux pieds s'y arrêtent, le corps se redresse, chercher les dessins dans les raccords de bitume, langues, île comme on regarde les nuages, en bas de l'obélisque fasciste, les plaques de marbre fendues, cassées proposent des énigmes à l'attente, cherchant la lettre y, quelques pas plus loin la mosaïque se délitant, se baisser ramasser une tesselle blanche ou noire, la mettre dans la poche en se sentant complice du temps, ou bien dans les villes qui avaient été sorties du sables ou des cendres, le pas sur l'herbe puis le suivant sur la figure du monstre marin, ou des lettres d'un mot inaccessible, le marbre si souvent là, même dans les entrées et les escaliers des immeubles populaires, une théorie de noms, provenance des provinces lointaines de l'empire, jusqu'aux pavements cosmatesques, si chers à la sœur, dans les bars, parfois comme dans les romans, la sciure arrêtant les pieds, ou bien les plaques des égouts souvent venues des aciéries de l'enfance, la

poussière sous les pieds, les pollens des peupliers comme neige sur les trottoirs, dans les parcs, la terre sèche, presque rouge ou orange, les aiguilles de pin sous les pieds, piquant et faisant tapis alors que l'enfance était dans celle de l'humus toujours humide, désirant et sombre jusqu'au cœur de l'été, couché dans l'herbe sèche les corolles des pins parasols étaient un tapis sur le ciel, le livre lu alors, qui dans la splendeur, semblait se livrer avait pour titre la dissémination

Ils ont racheté la boucherie de Quatrain, Nicole et Rosaire. Il est architecte d'intérieur et a présidé aux travaux de réfection. Elle a fait cacher le plafond à caissons. La grande baie vitrée sur la rue est restée. Ils ont leur chambre à la place de la chambre froide. Il est sept heures, ils se disputent dès le matin. L'enfant aux cheveux blonds regarde la télévision toujours allumée. Elle est du village. Quand la mère ou l'oncle passent dans la rue, ils toquent à la vitre. En voiture, ils klaxonnent.

Angèle est mariée avec Faust. Elle lui survit et meurt aux parages d'un siècle. Toutes ses dents sont encore là. Sa fille est morte. Son fils est avare. Sa fille est morte très jeune. Sa petite fille est folle, elle a hérité de l'appartement. Il est vide.

Personne ne veut l'acheter. Les meubles sont partis. La cheminée est vide, c'est l'entrée des rats. Les pigeons se sont appropriés le balcon. Il reste un fauteuil. Il y a une planchette de bois fixée au mur sur lesquelles sont pendues des clés, une vitrine avec une bouteille de digestif. Je la vois encore elle, marcher à pas économes, insensible aux fracas du monde. Faust m'est invisible.

Dans son appartement au dernier étage, tout est propre et en ordre, d'un luxe médiocre. Blonde est avocate. Elle se photographie près de la porte, talons aiguilles, jupe courte, agenouillée près de son chien. Elle ne sourit pas, sa peau est tendue à rompre. Elle ne touche la rue que pour aller et venir à sa voiture, et promener le chien. Elle ne parle pas avec les indigènes.

Elle s'appelle Carmela. On ne lui connaît pas d'homme. Quand elle conduit, sa clope penche à quarante-cinq degrés mais est maintenue fermement en bouche. Son appartement, comme la rue est en pente est en contrebas de la rue. Elle époussette les portes fenêtres qui donnent sur la rue, comme toutes les semaines. L'intérieur de son appartement est d'un autre âge.

Il est entré furtivement. Elle a fait en sorte qu'il traverse la pièce rapidement : au mur, un cerf en bois sculpté, œuvre de son beau-père précédent, dont elle a honte. Devant la porte miroir, elle se dévêt lentement, libère ses seins lourds.

Son nom est Seth. L'appartement est au nom de sa fille. Il est arrivé depuis peu et d'ailleurs. Il y a beaucoup de vide dans les pièces. Il est accoudé au balcon. Il fume.

Dans l'escalier, la femme du dernier étage a été portée mourante. Son frère a repris l'appartement qui se poursuit dans l'immeuble adjacent au-dessous d'une grande terrasse. Il y vaque avant de descendre les escaliers puis remonter la rue pour aller au garage qu'il tient avec son frère sur la place. Il répare les voitures, le frère parle, va acheter les pièces de rechange et fume des cigarettes.

Petit César est rubicond. Il a une pièce grande et seule, reste d'un appartement divisé suite à une querelle d'héritage. Il est un de ceux ici qui possèdent. Quand il va à la messe, il est suivi d'un ou deux vieillards de son âge, déférents. On ne le voit jamais venir ici.

L'appartement étroit, une des quatre caves qui donnent sur la vallée, est rempli de matériel photographique. Piero sort dans le couloir humide et vouté qui se trouve sous la rue, il est rougeaud, la mine chiffonnée, il va prendre son café. Il passe ici en coup de vent avant de repartir en voyage.

Dans la cave suivante, sa fille.

Puis, personne : Karim emmène le soir avec lui un groupe de Noirs qui habitent près d'ici. Il les ramène au matin dans sa voiture. Il est encore tôt.

Le propriétaire de la dernière cave au bout du couloir ne se montre pas, je ne connais pas son nom, il possède une autre cave qui est exactement sous la rue.

timbre-poste : le cadre c'est la rouille, la dent du temps, dedans à plat le flanc de la colline, les taches alignées des oliviers, encastré le ciel dans le tiers resté, d'autres cadres, aux côtés, nuances de gras, d'opaque, enfilade de filtres, puis la tranchée en trapèze de l'embrasure, le tuf et les

trainées de salpêtre comme sperme mais de qui, en arrière tu n'as que la lenteur pour aller dans le vaste, le vide, la pièce est longue, une ligne de livres en hauteur, les tranches accueillent la poussière en nuages lourds, passé le seuil à l'aveugle, tout est vu depuis la pièce sans fenêtre, debout, laisser se déposer, se disperser, s'évanouir, les muscles ne tendent plus rien, devenir roseau traversé par un souffle et touché par un vent presque imperceptible qui dit la peau, les yeux fermés, percevoir l'air arrêté par les murs, puis au-delà de la main droite le drame en théâtre et de la gauche le froid allongé du couloir, savoir les veines d'eau souterraines cariant les fondations qui céderont dans quarante ans, porter la courbure de la rue, chaque maison sous le doigt, le massif de l'éperon sur lequel repose le village pesant dans le gras de la panse, prendre les forêts de l'alentour en bouche, les limites fondent, tout devient plus dansant, près l'aimée lointaine, celle avec laquelle il n'y a pas de mots, des temps perdus pour un instant se manifestent, sans distinction avec les futurs

une ligne est vue, mais il n'y a pas de ligne, à gauche, l'herbe coupée, jaunie, séché, les raies encore de la taille, à droite, les cendres, la terre noircie, les troncs devenus charbon ? chaque été dans la vallée, un incendie que l'on dit volontaire et le nom de l'auteur est su et tu, il ne va pas plus loin, la courbe est là

renforcement dans la façade, au centre presque, un panneau de bois de la taille d'une carte de tarot, sans peinture, sans couleur, délavé par le temps, en s'intéressant le regard distingue la découpe d'une serrure, cercle surmontant un trapèze, sa béance ? on est dans le prolongement de la rue de la truie, presque avant d'arriver au port disparu, sept ans, matin dans un sens, soir dans l'autre, passer, avant de découvrir la porte des années, deux, trois, cinq, voir un clochard qui errait d'habitude dans le quartier ouvrir cette porte sans rien voir de plus, et puis enfin, du temps encore, revenu étranger maintenant, s'approcher et dans la lenteur du délit et l'indifférence de la ville, toucher le bois, le tirer, ouvrir, pour découvrir un interrupteur électrique désuet

mur l'on dirait d'enceinte mais plutôt de secret, haut comme un homme et demi, seule ponctuation une porte de bois massif, surmonté d'un petit toit, au-dessus seulement le ciel ? aux questions de l'enfance répondent le vague et la gêne, puis au bord du grand âge, oublier l'absence, il reste ce mot découvert alors qui reviendra comme un foret, écrit en lettres rouges, l'Ecclésiaste

sous les pieds les carrés de verre, les penser cubes, ne dévoilant rien, insensibles aux pas, aux sauts, et imagine-t-on au pic, rien n'est vu, la transparence est dans le verre, pas au-delà, mais signe de l'en-dessous sans savoir s'il a limite ? quelques marches et la poste des remparts minuscule, kiosque de sous-marin, et en dessous en longueur, les salles où les lettres sont triées et par quel passage descendent-elles, puis vont gonfler des sacs de toile, puis partir dans des trains, qui passent dans la tranchée, et cela est fait la nuit, et ce qui le font reviennent entre les draps pendant l'école, les marches dans les rues

Que l'on puisse s'asseoir sur le peu d'herbe aux heures de déclin, près du tronc où s'enroule une manière de papier à cigarettes, sous les branches

fines, cassantes, sous les feuilles en amandes, dentelées, ne dansant à aucun vent mais donnant un toit laissant voir le ciel sombrant, à terre, le jardin prolétaire s'agrandissant, s'ensauageant, la rue disparaissant, le jaune du mur devenant braise sourde sans limite, les grands assis sur le rotin perdant visages, regards, plus rien de sévère chez les coudes, les genoux, le soir dévêtant la nuit à venir de toute peur.

De l'escalier, dire qu'il est immobile, comme l'air touchant ses marches. Une fenêtre carré qui ne s'ouvre pas, laisse entrer par un verre cathédrale la lumière qui s'affaiblit à mesure qu'elle s'abaisse. Il est encore là maintenant, il ne peut qu'être là, il soude la chape couvrant la terre et le dalle de l'étage, sans lui pas de maison et la maison est sur la carte universelle, je l'ai lue, je l'ai écrit, déposé presque ici mais la carte reste hors des murs clos, elle instaure des secrets, il n'y en pas de secret alors ou alors c'est moi le secret. Pas de secret pour l'escalier, on dit qu'on l'emprunte mais il vous livre passage, on va vite, toujours couru vers la porte sur la dernière marche, ou en descendant, sautant, glissant, et le tournant en bas vers le garage, l'atelier, la chaudière, la pièce sans fenêtre qui porte le nom de cave. Si on ne

tourne pas on va vers la chambre des sœurs et avant en-dessous des marches, il y a, sans âge les livres.

Il n'y a rien avant. Le commencement est là, matin qui fait naître la lumière qui enveloppe, sertit, loin dans le temps, jusqu'à maintenant pour être défaite, en cet instant de nuit, se lever en joie, elle circule, s'étend, caresse les murs et dispose un intervalle, une clairière avant que l'existence des autres ne soit révélée.

La voiture aux phares éteints est garée. Pas sur un espace autorisé, mais elle ne gêne presque pas. Les bus ne passeront plus jusqu'à demain. Il est assis. Pas de lumière dans l'habitacle. Il n'est pas penché vers son téléphone. Il regarde devant lui et ne regarde rien. Il a croisé sa voiture en arrivant. Elle va la garer sur une place signalée au sol. Elle descendra, et les enfants, et les sacs. Il attend. Il montra les escaliers lentement avant de prendre place à table. Il sera trop massif pour cet espace. Il fera rire les enfants par des mots gras et gros posés sur la table comme le rôti trop sec et les autres plats préparés pour lui. Les enfants iront sur le grand lit. Il lui posera des questions et

elle se croira écoutée. Elle détaillera sa semaine. Le sommeil aura surpris les enfants. Elle éteindra la télévision. Elle ne rangera rien. Elle s'allonge sur le canapé en silence. Il partira à onze heures.

Absence de centre à expérimenter à l'intérieur, membres épars, filaments de routes sans bords et constructions comme au hasard, pustules des maisons à trois étages enfoncées dans les collines trop raides. Vide de la place, en hiver Tachkent sur cinq cent mètres carrés, en été ceux qui attendent comme après la fin et regardent. Il n'y a que des spectateurs. Trouvé ton miroir, ton point fixe.

Extirpé des ruelles dévalées, c'est la ligne de la grille, barres en X. L'affiche annonçant la surveillance vidéo et collé dessus un post-it vert avec un poème sur l'œil. S'ouvre l'espace offert par le tremblement de terre en aplomb du précipice. A minuit la lumière tombe et constitue la scène comblée par le vide, précision exacerbée des lignes, des écorces, des blocs de pierre poreuse. Chœur de la fontaine : paroi dessinant une arche de vide, bassin rectangulaire, jet oblique, immobile.

Un rectangle aux coins arrondis, empilement de feuilles, un autre livre, pas simplement sale mais comme traversé par la rouille et la poussière fine, et s'y jeter en regards pour éviter les visages rongéant à distance d'un poing. La toile paysage est défilée d'un côté et enroulé de l'autre, très tendue, grands à plat, rares taches, et toutes les flèches dont ne saura ni la pointe ni la couleur. Et au revers, quelle autre illusion de voyage ?

C'est plus la veille amie qui entoure sans caresser, la pluie derrière le pare-brise. Enfermé immobile, le dehors s'approche et s'offre sans se tordre, spirale du symbole de lance à incendie sur sa boîte vide, puis la route dans la tranchée, ils roulent dans leur tombe, sans regard pour la voie romaine qu'ils longent et qui est exactement sous toi, et sur l'autre rive des arbres qui échappent au langage, sauf pour le mot jaune, ils ne sont que jaune, elle, sombre, recense tous les ginkgo de Rome.

Assumant la posture du crucifié, la pointe des doigts rencontre un mur à gauche, un autre à droite qui délimitent la saignée de la lumière, scellée d'un ruban de ciel, opposée la pente du tuf usée. Agrandi encore le labyrinthe devient une

case de damier, c'est-à-dire le carré de la rencontre. L'un monte, l'autre descend, sans que nul ne sache le jeu.

Nuit : nulle profondeur. Entre, porte à l'abandon du délimitatif, du genre, de la nomination. Pas approcher, laisser tomber, venir. Perdre la protection de la distance. Les cris des chiens sur les joues. Les plages de temps entre chaque bruit sont l'étendue de la peau.

Ce n'est pas attendre, c'est être là, devenir sac, tout entier à la pesanteur, à l'absence de mouvement. Tendre le bras pour donner de la lumière, se lever et aller vers le lit : une pensée exorbitante. La chambre devient une sensation. Elle croît cependant que la limite des membres s'estompe. Les arêtes s'enfoncent dans le flou. Les parois s'arrondissent et palpitent. La couleur se resserre. Un pas, ce serait le balcon, puis en chute la rue ; ensuite la vallée qui a perdu son fond. Échappant aux verbes et à toutes les prépositions: Nuit.

Je n'allais là que pour l'aimer, dans le secret et la peur. La chambre était sordide. Elle n'avait pas de fenêtre. La porte donnait sur un long couloir

qui débouchait sur deux rues, une pour chacun de nous. Je l'attendais. Nous étions hors du langage. De l'autre côté du lit étroit, sur presque toute la hauteur du mur, jusqu'au sol, une tenture faisait face. Dans la paix qui suivait l'extase, je la fixais. Les couleurs étaient passées. Je ne parvenais pas à décrire le motif en moi. Il y avait quelque chose qui foisonnait, des plis. Elle était déjà repartie. J'attendais encore. Elle n'est plus venue. J'étais couché sur le lit. Mon regard était dans le vide. Elle était devant la tenture : sombre sa peau et son delta encore plus sombre, parfaitement au centre. C'est l'image qui reste. Je suis revenu encore une fois, je ne me suis pas approché du lit. J'ai soulevé la tenture. Une porte de bois. J'ai soulevé le loquet. Derrière, il y avait encore le mur.

J'habite contre le plafond. Un escalier de la chambre mène à ce plateau près du plafond. À genoux, mon crâne frôle les poutres. Il y a un lit, je dors. Sur trois côtés le mur, blanc. Les fenêtres toujours sont ouvertes. Je vois la nuit sans voir la rue, même pendant l'hiver, l'âge d'or et. L'air est serré. Quelques dessins faits par des enfants sur le mur, à même le mur, à même la peinture. Je suis couché du côté vers lequel je dors, mais je ne dors pas. Je reconnais le rêve, rapide, profond. Je sais

ce qu'il y est. Ceci n'est pas du rêve. Ce n'est pas de la veille, c'est un espace étroit entre les deux. Je le sais en y étant, je sais que je ne rêve pas, je sais que je ne suis pas éveillé. De mes yeux, je vois une porte. Sur le mur. Et alors cette porte, je m'avance vers elle, je suis debout maintenant. J'ouvre la porte et j'entre. Il y a un étage, tout un étage, un étage plus vaste que l'immeuble où j'habite. Un étage qui n'est ni l'étage que je connais, ni l'étage supérieur. Il y a des pièces, il y a beaucoup de pièces. Je passe entre elles. C'est un labyrinthe lent. Il s'étend à mesure que je le parcours. Et je rencontre des êtres. Des êtres multiples. Nulle parole. Nous nous comprenons sans. Avant de nous regarder. Je marche encore. Je marche très longtemps, je m'arrête, je repars, je marche, j'ouvre des portes, je m'assois dans des cabinets tapissés de livres. Je lis les titres de tous les livres. J'en prends un, je l'ouvre, il y a des images, je regarde les images, j'entre dans les images. Je sors, le temps passe. Il y a des heures et des heures. Il y a des jours sans que j'aie besoin de dormir. Il n'y a pas la lumière du jour ici. Un seul instant est passé quand je reviens. Je suis allongé, fixant le mur : seulement les traits des dessins d'un enfant.

La paroi séparant de l'ancienne boucherie est mince. J'entends des voix. Celle d'un homme avec l'accent traînant du Sud. Celle d'une femme. Je ne les entends que dans l'affrontement. Celle de l'homme devient plus aiguë, plus rapide, désespérée. Celle de la femme monte dans la gorge, explose. Ce sont des exposés, des disputes, ce sont des remontrances. Des mots sont jetés d'un visage invisible à l'autre. Le matin quand je suis encore à l'orée du rêve. Souvent le soir. À l'improviste. Cela est assez fort pour me déranger. Mais même en approchant mon oreille de la cloison, je ne peux distinguer les mots, seulement le ton : colère, frustration, l'eau qui surpasse le barrage. Au craquement, je n'ai pas bougé de ma chaise et j'ai oublié. Je me suis approché plus tard de l'armoire qui est contre le mur. Dedans, des années de temps. L'hiver des manteaux, les vestes de lin des canicules. le costume d'un mariage, une veste mise une fois seulement pour un enterrement, des vêtements achetés pour les enfants et trop grands encore les pardessus et les imperméables donnés par un homme avant qu'il ne devienne une femme. En ouvrant la porte, je me suis souvenu de ce bruit brusque et sec du matin. La barre de la penderie était tombée, révélant sur le fond de l'armoire une porte. Jamais

je n'avais eu de l'armoire. Ce. Jamais je n'avais vu la porte. J'ai tiré les habits sur le carrelage, ils se sont étalés, ils se sont mêlés comme les années, Il y a là, probablement déjà le costume dont on me revêtira avant que je sois jeté au four ou à la fosse. L'armoire vide, je suis entré. J'ai à peine dû baisser la tête, me courber légèrement comme je serai courbé par l'âge J'ai ouvert la porte et j'ai fait un pas. J'étais dans une pièce vide. Un enfant était assis par terre, seul. Il me regardait et il ne parlait pas.

Jamais encore je n'avais touché une femme. Dès l'arrivée, sur une vitrine l'impact d'une balle En montant dans le bus, le chauffeur nous avait dit de ne pas payer les billets. Au grand musée les salles étaient vides de visiteurs. Les gardiens s'assemblaient avec leur chaise en cercle et les salles étaient abandonnées. Je me suis approché d'une statue. Ceux qui m'accompagnaient lisaient patiemment le guide archéologique. J'ai posé ma main sur le bronze qui n'était pas si froid dans cette journée de printemps, c'était la première fois. J'ai senti, j'ai compris directement. Il y avait autre chose dépassait le doute. J'ai continué. Je posais ma main sur les tableaux, les dessins, les photographies. Jamais on ne me surprenait. Ce

n'est pas simplement sentir le relief de la peinture ou l'épaisseur du pastel sous les doigts. Je touche l'image. L'image se donne. J'ai appris à toucher un mur, un mur quelconque. À accueillir l'espace de son silence. Mes murs de béton sale. Murs de tuf déjà rangés par les pluies. Murs de briques. Je parcours la ville ainsi. De temps en temps mon bras, très lentement, plus lentement que je ne marche, s'écarte de mon corps jusqu'à rencontrer. J'explore la ville, j'en sais une autre forme. Hier, c'était la nuit, la nuit avancée. Il y avait une lumière crue, forte, dans la pièce où je vis. Le mur, je le connais trop bien. Je ne le touche pas. Il y a une phrase sur ce mur. Un rectangle de carton que l'on m'a envoyé dans une enveloppe et sur l'enveloppe, il y avait mon nom. Dans le rectangle de carton, il y a d'un côté, vers le mur, des mots d'amitié et de l'autre, une phrase imprimée. Ce rectangle sur le mur, je ne le vois plus. Mes yeux passent. Il est là sans que mon regard s'arrête. Hier, j'ai approché ma main du rectangle de carton. Je l'approchais très lentement, avec une légère inquiétude, ma main s'est approchée. À peine touché le carton, la main s'est enfoncée. Les yeux étaient fermés. La main s'est enfoncée. C'était non pas une résistance, mais au contraire. Comme si le mur était encore moins dense que

l'air. La main a commencé à tourner, s'enfoncer, reculer. Main de derviche, de danseuse, de guerrier. Lentement, j'ai retiré, j'ai ramené le bras vers l'air déjà frais. Je suis passé dans l'autre pièce, j'ai ouvert la porte. Et sorti, je l'ai fermée à clé.

Le maitre disait : les carrés sont néfastes. Il faut les diviser en triangles. Quatre : Carmel, La femme de l'Égyptien, Les Rochs, Les Boeuf. Ce sont les quatre à avoir un bar.

La femme de l'Égyptien : Quand il a su que j'allais fermer, il est venu me voir tout sourire, Carmel. Comme s'il voulait racheter le fond. Je lui ai dit non évidemment, sans même le laisser parler. Je ne veux pas d'histoire. D'où sortirait l'argent? Les Rochs, et elle souffle comme un chat presque. N'ajoute rien. C'est une famille, ils sont d'ici. Ils peuvent se permettre des choses. Ce que j'ai dû faire pour que cela reste propre ici, pour nettoyer. Les autres ne font rien, alors forcément il y a du monde, des affaires. Le bar Bœuf, oui, ils ne trempent dans rien, oui, mais l'oncle a été maire et il y en a eu des combines mais je ne peux rien te dire.

Carmel, on va dans son bar évidemment, même si on sait ce qui se passe autour et dedans. Les maitresses d'école envoient chercher leur café du matin. Il a une grosse voiture neuve. Il ne dit rien de mal de personne en public. Son succès est insolent, il est nonchalant, de bonne humeur. Il ne voudrait pas de dispute. Il est certain de gagner. Il tient à la médiocrité de ses concurrents. C'est important qu'ils existent, qu'il ne soit pas tout seul.

Les Rochs sont une des familles du village. Il y a une rue à leur nom. Un parent, un ancêtre. Ils sont beaucoup. Le père, la mère, les trois filles, le fils, le fils du fils, et Giu. Ils ont repris le bar qui était géré par Carmel quand il s'est déplacé de l'autre côté de la place pour reprendre le bar plus grand géré par le Mac. Ils sont là à tour de rôle, la mère rarement, le père le matin tôt, deux des filles rarement, toujours à deux, même si l'espace est restreint. Le fils ou le père gouailleur parlent des délinquants, avec des sous-entendus, des coups d'œil se dirigeant vers le côté opposé de la place, et par là même s'en excluant.

Au bar Bœuf, il y a du monde On se gare en double file. On se serre au comptoir dès l'aube. Il y a le tabac à côté. On travaille, et vite. On ne dit rien. Pas le temps de raconter, de s'étendre. Gagner jusqu'à un jour pouvoir revendre, arrêter, se reposer. Il faut éviter le malheur. Juger coute cher.

Comme je l'ai dit, il parle peu, il se mêle peu, les échanges sont rares, donc choisis. Il ne parle jamais avec Carmel, le patron du bar, alors qu'il est là presque toute la journée, devant ou à l'intérieur. Contrairement à lui, Carmel est sympathique, souriant, vif. Des grands mouvements de bras, il chaloupe, il vient du Sud. Aux moments de calme, il est vautré sur une chaise, puis d'un coup se lève. Il est amical avec tout le monde, les flics, les vieux, les mômes. Il me salue alors que je ne suis jamais entré là dans son bar. Il fait partie de la confrérie qui porte la statue du saint accompagné par un cochon. Il a un fils qui ne parle pas, pousse des cris, est maigre et contorsionné. Parfois, il l'installe dans une voiture électrique qu'il télécommande. L'enfant sourit, peut-être. Lors de la dernière fermeture administrative, au dessus, de l'avis officiel de la

police, une affiche écrite à la main indiquait : fermé pour vacances. Lors d'une assemblée fébrile au bas des escaliers (Kasseur et Miss Trakl étaient encore là), quelqu'un disait, il faudrait attendre Carmel et cela avait ramené le calme. Pourquoi s'ignorent-ils, comme s'ils vivaient dans des territoires différents?

Un qui lui ressemble, est arrivé depuis quelques mois. Pas de ressemblance physique. Il est trapu, son obésité est toute concentrée dans son ventre, il a une tête d'œuf cachée sous une casquette. Sa bouche est petite, sans lèvres, elle tombe. Il fume, il est immobile, il regarde. Je ne l'ai pas entendu parler ni cesser d'être seul. Il a des regards insidieux, courroucés, comme s'il voulait en découdre. Sa lenteur est gardienne de sa férocité. Il est le mauvais coup d'une partie dont nous ignorons les joueurs. Depuis peu, il dispose d'une voiture, petite, vieille. Son rayon d'action s'agrandit.

De temps en temps, on le voit avec Kia, la fille du bar de l'autre côté de la place, surtout le soir mais pas quand elle commence à être vraiment agitée. Ils sont devant la pharmacie, sur les bancs de pierre. Ils parlent, il a le ton et les mouvements

de bras de celui qui est lésé et veut prouver son bon droit. Elle est sèche, le corps en liane, le visage rongé de dedans, les yeux grands, le visage tendu qui repousse le nez à l'intérieur. La langue fourche parfois, dans l'interstice d'une dent manquante. Après avoir fermé le soir, elle reste souvent dehors, et, même avant souvent, crie, contre un client ou pour haranguer l'invisible. Le lendemain matin, si c'est son tour, elle derrière le comptoir pour servir les cafés.

Quelques fois, on le voit près de Tetednoeud qui fait sa journée, presque des horaires de bureau, près du monument aux morts. Je ne l'avais pas vu pendant un an, peut-être plus, et il est revenu. Il a pris sa place, il a pris la place. Il a le visage fracassé, comme retaillé à la serpe, sans que l'on puisse décrire les dommages subits. On vient le déposer le matin, une voiture d'un rouge pimpant, on le reprend à une heure, puis il revient dans l'après-midi. Très régulièrement, il fait quelques pas pour aller à l'épicerie où il laisse sa bière ouverte. Quand il marche son dos bien que droit n'est pas vertical et penche vers l'avant. Assis, il se plie vers les genoux. Son rire est inquiétant.

Le centre c'est un trou. On va s'en approcher d'où que l'on vienne. Le Hareng arrive, effilé, long, dans son Audi noir coupée, des tatouages dans le cou, il entre, il ressort. Un quart d'heure plus tard, il revient. Une fois sur deux, où que l'on aille, à quelque heure que ce soit, on le croise, ou bien il est devant, ou bien il est derrière, il revient au bar. Je pourrais en faire la liste de tous ceux que l'on voit dans la rue, sur la place, ils y vont, ils reviennent. Tard, marchant au milieu de la rue, la voix abaissée, plus grave, le rire un peu trop facile, la droite du cheminement n'est plus parfaite, on le devine avant de le voir. Parfois aussi il y a des cris, des cris de colère, on hurle contre le monde, dans la rue vide. Les enfants. Les vieux qui gardent leur voiture et qui vont s'asseoir. Ceux vus chez le fruitier, au supermarché, à la sortie de l'école. Ceux que l'on voit jamais ailleurs. On les revoit, ils sont côte à côte, juxtaposés, ils se parlent l'un l'autre. Avant ce n'étaient que des points isolés, séparés. Ils sont ensemble. On passe devant eux, forcément, pour repartir, remonter, ressortir du village. Même si on reprend la grande route, la voie consulaire vers la capitale, on est passé là, là devant le bar, avec ses salles fermées, le deux autres étages de l'immeuble, la longue terrasse

qui en est le toit, puis les autres immeubles accolés, formant une colonne, un long navire coulé dans le sol enfoncé dans la colline, et il y aura des grottes s'enfonçant dans le tuf.

Le bar n'a pas de nom, il n'a pas d'enseigne. Quand on veut le désigner, on dit simplement le bar de la place, ou alors chez Carmel. Il est ouvert sur la rue, peu à peu il a gagné du terrain, il a avalé le trottoir. Il y avait un arbre, il a été abattu, malade on a dit. D'abord une zone couverte, des parois de plexiglas ont été rajoutées à la place des feuilles de plastique, le toit a été renforcé. Il y a les tables. A la belle saison tout est ouvert sur la rue. Sinon tout est fermé, mais en transparence. C'est à moitié dans la rue, c'est à moitié le bar. On voit bien la place, on voit ceux qui passent, on les salue ou on reste indifférent. Certains en voiture prennent le tournant, ralentissent ou s'arrêtent pour lancer un salut, ou héler. Quelqu'un sort, s'approche un instant de la fenêtre ouverte puis la voiture repart. La voiture de police passe au ralenti puis passe. Des enfants entrent, achètent, ressortent. Il y a d'autres tables, parfois carrément sur la route. Au fond du auvent, il y a une ouverture, dans le mur donc. On peut

commander et prendre quelque chose sans entrer. Entré, il y a la petite salle du bar et puis une autre. La seule fois où je vu la porte entrouverte, autour d'une table des joueurs de carte. Il manquait une pièce pour que le rectangle soit complètement parcouru, peut-être qu'il y avait des filles. Les horaires d'ouverture et de fermeture sont irréguliers. Ils suivent la vie de la place, ou bien c'est le bar qui commande la place. Assis, souvent sans consommer ils attendent, parlent, se taisent, s'apostrophent. Beaucoup sont vieux et immobiles. Lui aussi est immobile et la plupart du temps silencieux. Il est debout appuyé contre un pilier. Il attend lui aussi, mais plus profondément. Il fait quelques pas, il est gras. Il sort du bar, il traverse la route, il va jusqu'à l'autre place à côté du kiosque à journaux. Il revient ou fait quelque pas au centre de la place, là où les voitures se garent, avant de revenir. Il ne prend pas de part apparente aux trafics. Parfois il dit quelques mots à ceux qui y participent, brièvement, froidement. Il est là une grande partie de la journée, mais on ne lui adresse guère la parole. On laisse à son impassibilité. Sa présence est signifiée à tous. Il préside, peut-être.

La fenêtre est une porte, double. Je l'ouvre pour la nuit, pour que la nuit entre jusqu'à moi quand je dors. Au matin quand je la ferme, elle racle sur le carrelage : elle s'affaisse avec le temps. Il y a quatre rectangles longs entourés de métal d'un gris sombre unissant le noir et le bleu. Devant un balcon : à deux, on n'y danserait pas. Je n'y mets pas les pieds : c'est la scène d'un théâtre vide. Un horizon sépare le ciel du flanc de la vallée que les oliviers rayent. L'oeil finit par s'éloigner du centre vers la maison nichée, isolée. Une fois, j'y suis allé. Avec l'Amazone, nous nous sommes approchés devant sa fenêtre, nous avons fini par trouver la mienne de l'autre côté en nous frôlant. Elle est partie aujourd'hui. Il n'y a pas d'histoire. J'écris face au mur.

à plat c'est l'horizon qui prend la lumière l'aspire la laisse monter du bas il ne tombe pas il flotte il aspire la lumière il laisse venir la pauvre lumière du soir est-ce le soir la nuit entre chien et loup les chiens je les entends chaque nuit lorsque je suis vide devant la page le loup est dans le nom du lieu où j'écris la lumière monte jusqu'à être prise dans la grille et susciter un code hexadécimal c'est à plat que je la regarde elle l'image maintenant posée sur la feuille recouvre

les lignes un œil pour elle l'autre œil pour la
moitié droite des phrases deux mains symétrie de
l'une à l'autre c'est une image d'hier de l'autre
nuit il suffirait d'aller dans l'autre pièce celle où
on est debout se pencher par la fenêtre pour voir
où était l'instant où elle a été tout identique sauf
la nuit la nuit sera là quand j'aurai fini d'écrire le
mur en descente presque bleu depuis la fenêtre
bord de l'image juste avant la chute il n'y a pas eu
de chute

UNE ROUTE DROITE, comme celles des
Romains et les côtes affrontées, la maison au
bord, entré dans un village. La table règne et tout
est à elle, livres, vaisselle, reliefs et provisions,
rien n'est desservi. Au banquet de la vie !

Elle t'a caché le cerf de bois sculpté au mur. Tu
n'es pas sûr de son nom, mais tu as touché sa joie.
Un miroir sur une porte exactement mi-close. Là,
elle libère ses seins. Monté l'échelle, le lit est
contre le plafond. Je n'ai rien vu d'autre.

Un mur d'enceinte et rien au-dessus que le ciel.
Une porte sans fenêtre sous un auvent. Enseigne :
l'Ecclésiaste. Aucune réponse aux questions. Le
livre, on le découvre beaucoup plus tard.

Le rideau est replié découvrant la pièce à hauteur de genou : les pieds, des tables et des chaises, un montant de lit, du carrelage. Ce soir le rideau est mal fermé, je m'arrête au milieu de la route. Au salut, je me retourne : il est assis sur un escalier de pierre, le peau lisse du vin bu, trois boules : les

pommettes et le kyste au cou. Il souriait sans dents. Entré là dans la cave, Naples la noire, jusqu'où s'enfonce la grotte ? (en miroir il entre chez moi)

Je me suis sauvé une seule fois, pour venir ici, monter le hall inutilement vide et passée la porte, l'odeur de sale, être seuls et sur le toit plat du cabinet d'expert-comptable, regarder le monde de haut.

Vous vous réveillez enveloppé de familier. Les places, les

choses. Vous ouvrez votre porte sur une rue inconnue.

(entrée)

un mot entendu seulement dans l'enceinte de la maison de la rue K, un mot fabriqué, vendu, sans histoire, Dalflex, pour des plaques de plastique carrées, assez grandes pour y poser les deux pieds sans devoir les serrer et passer de l'une à l'autre sans chevaucher les interstices très fins, un ongle seulement y aurait trouvé place pour y recueillir la poussière serrée devenue pâte, accueillant à l'inscription traces de chaises, freinages brusques des pieds, résistant au nettoyage, chœur des lamentations de la mère et pendant des années le désir du carrelage, cette pensée déjà de la vanité de tout changement et de toute action, ce refuge dans l'abstention, un jour les carrés sont soulevés, tordus jusqu'à se casser en claquant, la dalle est découverte, de la couleur du monde total, d'une horizontalité très irrégulière, des larmes de béton sont restées attachées sur le plastique arraché, des déclivités, des mamelons, des pointes, des oueds, mais comme étirés, aplatis, à regarder en abaissant la

tête au niveau du sol, comme considérer l'horizon d'en haut, le mot de plinthe est convoqué ici, sonorité et mystère de la lettre h, entendu seulement dans la bouche du père, par sa maniaquerie linguistique pour certains termes précis, elles seront arrachées elles aussi, et béton encore, toucher rêche, quand il est ailleurs dans la maison lisse, c'est le béton nu, prémonition du toucher d'une autre peau, on glisse parfois en descendant les marches de l'escalier en courant, comme patiné par le temps, reste la marque très légère d'un quadrillage de pointes, trace d'un opération de lissage, souvenir de la longue règle de bois plus haute qu'un homme adulte qui est passée sur la dalle à peine coulée pour la rendre horizontale, le béton malléable, pas liquide, ce sera plus tard dans les montagnes, le triangle des immeubles, un étage en trois jours, premier le coffrage, deuxième la coulée de béton, troisième décoffrage, et la tour peut-être encore aujourd'hui qui monte, le souvenir surtout des ouvriers en cuissardes marchant comme des pêcheurs dans la vase liquide du béton, mais alors dans la cuisine, une consistance similaire à celle de la lave, assez ferme per transmettre les secousses, il allait durcir, devenir indestructible, figeant la forme donnée, emprisonnant et empoisonnant ce qui

était en lui, l'oncle racontant, lui il s'en foutait des gants, ses mains étaient truelles, il en est mort, et dans la salle de bains à peine refaite de cet oncle, avoir pissé sur le béton attendant encore d'être recouvert par le carrelage, plus tard savoir de l'extrême lenteur du séchage, vingt-huit jours, temps légal répétait le père sans évoquer et probablement sans considérer que c'est le temps du cycle du sang des femmes et celui de la lune, la dalle est l'œuvre du carreleur, homme à genoux, progressant à reculons, sans se lever, avec effort, seul ouvrier jamais entré dans la maison, tous les travaux sont faits par le père, une fois le carrelage posé, pas de mots pour la couleur, mais la fascination pour le motif de pavement, le suivre des yeux, le pousser au-delà des murs, cherchant des manquements, des irrégularités, comme plus tard cherchant à imaginer des triangles dont la somme des angles fut différente de cent quatre-vingts degrés, se caler dans la répétition rassurante d'une suite de pensées, se coulant dans le lit, voulant s'y enfoncer comme si c'était la terre, cherchant un creux, la forme du sommeil de l'autre nuit, au réveil descendre et toucher le tapis aux longs et larges poils rouge vif, marcher sur la pointe des pieds, la sœur qui dort en dessous dans la chambre au vasistas allongé racontant le bruit

des pieds précipités, tout sol est un plafond, plus tard ce titre, l'élégie des plafonds, parce qu'avec un compagnon de beuverie, avoir fait marché sur le plafond celle qui avait le nom de sagesse, et toujours le lieu de la perte, de l'attente, à force de les fixer c'était la surface de l'œil qui était vue, le contour de vermisseaux dérivant à travers le champ de vision, sentant son corps se fondre avec la surface blanche et craquelée cependant qu'il s'enfonçait sur les carrelages, comme plus tard sur la terre herbue et dans le ciel d'été en même temps, bien avant de rencontrer les plafonds à caissons dans la ville des ruines, le mot *solaio*, lieu exposé au soleil, à la fois dalle, plancher et grenier, dans la chambre de Dirty, elle laissait ses chaussures devant la porte de l'appartement où elle ne se déplaçait que pieds nus, il y aura un point où l'élasticité de la dalle sera ressentie au passage des pas, et également, dans la salle des nouveautés du palais pavée de carreaux de cotto inégaux et cirés, chacun d'une nuance unique de couleur, dehors les pavés au toucher gras buvant la lumière et luisant sous la pluie, nulle part la terre au centre du monde, sauf dans les parcs lointains où les livres étaient lus allongés en regardant les cimes des pins parasols, la terre de l'enfance était oubliée, et celle de la maison sans

nom, vide pendant vingt ans, une seule longue pièce qui traversait le maison, ce mot de terre battue, imaginer les coups de ceux qui l'avait aplatie, comme si c'était la fatigue mauvaise des criminels, peut-être avait-il fallu du sang pour figer le sol, en pente pour favoriser l'écoulement, de sorte qu'après avoir élevé une cloison et coulée une dalle il y aurait une différence de niveau entre les deux pièces, la hauteur de deux marches, mais il n'y en aurait aucune, l'ouverture de l'encadrement de la porte, il n'y aurait pas de porte, surplombant le sol de la première pièce, la dalle resterait, nue, granuleuse, béton pauvre lesté de gravier et de cailloux, mot zéro-quarante tenu comme énigme, ce sera l'autre sœur, celle qui enseigne, à en offrir le sens, couleur banche du calcaire sur les routes forestières, crissements et craquements, la voiture au ralenti, presque silencieuse, marche incertaine, pas assez pour susciter l'inquiétude mais trop pour oublier que l'on marche, à côté l'étable, la terre était restée et quelques pierres plates lisses sombres, le glissement des pieds vers la poussière, en haut de l'échelle raide de bois, des travées de bois juxtaposées et certaines manquantes, chaque pas lent, attentif, le vide en bandes, le vide qui toujours attirera, avancer lentement vers les

outils à l'usage inconnu parés de rouille, et après l'exploration solitaire dans la pénombre, la lumière étourdissait, jetait bas, avec les autres c'était la promenade, au-dessus de la maison, le château d'eau, un pavé de ciment grand comme une chambre à moitié enfoncé dans le flanc de la colline, en dessous des marronniers, sans escalier on pouvait aller sur le toit, s'approcher du vide, puis revenir vers le chemin vicinal, revêtement rugueux riche de gravier, irradiant de chaleur dans l'été, plus tard le mot de mâchefer régulièrement utilisé par le vigneron et seulement par lui, arrachant la peau des genoux à la chute, puis avant la nuit le retour dans la maison de la ville, à l'extérieur le gravier noir dont le trottoir était recouvert sans être englué et fixé par le goudron coulait entre les doigts, dans l'autre main, une pièce en attendant le camion du pain, seul assis par terre, une dame poudrée s'approche et propose des dragées, elles sont refusées au profit de l'univers, au-delà du grillage, le jardin étriqué, creusé vingt ou trente centimètres, il n'y avait plus de terre, c'était la roche uniforme, nue, une, lorsque les immeubles avaient été construits près de l'école, de la terre avait été amenée par camion pour la fiction d'un parc, plus tard il y aurait de la pelouse semée, des

arbres transplantés, rachitiques, sans feuilles, mais pour le moment l'étendue brune, vide, les mottes grosses et le mot de glaise en bouche, récit de la mère : un enfant intrépide avait entrepris de tailler au plus court en traversant le champ et était resté les pieds collés, image de l'enfant debout, attendant, seul, sans père, en regardant le champ vide, au passage, au retour, avant d'ouvrir la porte du garage, de signaler sa présence en criant oo-oo, déposer les chaussures à côté de la bouteille de gaz, et passée la porte en haut de l'escalier, reposer les chaussons sur les plaques fines à la couleur, fatiguée, terne, blanc dans le souvenir des mots, en regardant dedans après avoir fermé les yeux, c'est le mot bleu, aimé, pour un reflet, la teinte du perdu

La cave : carrée. Au centre du sous-sol, sans fenêtre. Des étagères devant tous les murs. Ce qui est rangé, ce qui est en réserve. Les deux caisses de bois remplies de pomme de terre. Les cubes de bois des enfants grandis. On tiendrait à trois debout et serrés dans l'espace libre. En sortant, la bouteille de gaz bleutée et au-dessus le téléphone de bakélite. À main gauche, le garage, le tas de bois, le poste à souder, le congélateur allongé, la

porte n'est pas fermée à clé pendant toute la journée, ou alors la clé est dans le jardin, sous un pot à fleur retourné. À main droite, le couloir des chaussures, une autre porte et l'atelier, les établis, les étaux, les vis, la sciure, l'odeur de graisse, la citerne contre le mur, et jamais l'espace en dessous ou derrière n'a été vu, l'évier pour l'impur, et à main gauche, la chaudière, tirer la porte, le foyer est assez grand pour accueillir un enfant, vide excitant les flammes et au-delà, l'espace pour rien, le plafond comme ailleurs nu, les travées de béton et entre elles les parpaings, pourquoi ne tombent-ils pas, et les fils pour pendre le linge. Au fond de la pièce vide, traversant le mur, la chambre aux deux lits, l'armoire et sa glace, et comme ailleurs, un vasistas, long et étroit, en hauteur. À main gauche, tirée la porte, un passage entre le mur et l'escalier, mais en face de la porte exactement, c'est le noir. Derrière un rideau, tous les livres des enfances rangés, en dessous de l'escalier qui mène à l'étage. Mais il y a une porte en haut.

La peur : un cube. Ce qui est. Ce qui a été. Ce qui sera. Ce qui n'aura pas été. Ce qui n'est pas. Ce qui ne sera pas. Ce qui n'a pas été. Ce qui aurait pu être. Avant de la toucher, je sens son poids,

l'odeur chaude. L'eau est transparente, bleutée, sans poisson, sans algues, sans mouvement, la surface étale, tendue, un miroir, une lame, et l'absence de sans fond. La peur de se pencher en arrière, les dents qui s'en vont, les mains qui s'approchent, les invitations à dormir, les cuisses qui s'écartent, entourent, se referment. La peur de revenir dans les langues, de se laisser aux phrases simples, de s'approcher, de consoler. La peur de venir. La grande peur du rêve et tu n'as pas peur quand tu devrais. A l'aube d'hiver tu es descendu dans la cave, et quand tu remontes, tu devrais être sur le chemin de l'école, il est tard, sans savoir comment le temps est passé.

comme la superposition des images comme tu serais comme en silence presque comme une première fois comme quand le temps comme le cuivre le parfum aveugle dans la chevelure comme le matin désert comme l'attente le long de la haie dans le lotissement comme les pas rapides étouffés comme le masque pour dissimuler le visage comme la porte entrouverte comme l'appartement vaste de silence comme un rite le café les mots sur la porcelaine comme les mots

pour meubler comme l'embrassement debout
dans le salon en ordre comme une photo
d'architecture comme le livre à soi vu posé sur la
pierre de la cheminée comme les pas dans le
couloir comme la chambre d'enfant sans enfant
comme le vide à être deux seulement et
totalement comme la précipitation malhabile
pour se déshabiller comme surnuméraire les
membres mêlés enfouis sous le drap comme le
froid après l'étreinte comme la rose du mouchoir
froissé sur la joie lancé sur le parquet comme les
confessions douces et vaines comme la blessure
du don d'une déesse comment en pensée
sombtant dans le plafond comme tu viendrais
comme la fuite

vous habitez l'animal vous habitez le nautilus
vous habitez le double vous habitez le château
vous habitez la maison témoin vous habitez
l'autre sommet vous habitez la corniche vous
habitez la cellule vous habitez l'adresse vous
habitez le vide de la demeure vous habitez la
paroi vous habitez l'errance formelle vous habitez
l'hôpital vous habitez la plage vous habitez la
grille vous habitez le nom d'un autre vous habitez
le front de mer vous habitez le château des
carpates vous habitez le dernier vous habitez le

fort vauban vous habitez le nom vous habitez le
fond vous habitez la fable vous habitez la tombe
vous habitez le ballon vous habitez la piscine vous
habitez le proposition vous habitez le parking
souterrain vous habitez le plateau vous habitez
l'épouvante vous habitez le bout vous habitez le
lieu d'aisance vous habitez l'île mystérieuse vous
habitez le perdu vous habitez la lueur vous
habitez la chambre quelconque vous habitez la
falaise vous habitez l'humus vous habitez la tente
vous habitez l'anse vous habitez l'habitable vous
habitez l'hôtel vous habitez le nom d'un autre
vous habitez la jangada vous habitez le lendemain
vous habitez le phrase vous habitez la file vous
habitez la cour vous habitez le pauvre vous
habitez le bol d'air vous habitez la préposition
vous habitez le mirador vous habitez l'amour seul

je suis là d'autres diraient ici je suis dehors
mais c'est fermé la place les rues qui arrivent une
autre place les visages sont toujours les mêmes je
regarde je cherche les nouveaux je pense aux
heures je sais qui est venu je sais qui viendra je ne
pense guère donc je sens je laisse venir à moi celui
qui ne vient pas celui qui est différent je regarde
je dois tout savoir je n'ai rien à faire je suis tout
entier dans la journée je dois dire je dois dire peu

je ne dois dire que ce qui compte c'est si peu mais là-dessus la vie se joue entre je suis entre ceux que j'observe ceux qui ont peur de moi ceux qui donnent la direction ceux que l'on ne voit pas ceux qui sont presque ici je vis de règles qui n'ont jamais été dites ni écrites des règles fortes plus fortes que les lois je suis à la merci des règles beaucoup plus que ceux qui suivent les lois je dois aussi suivre les lois mais pas toutes je garde ma place dans la file d'attente je baisse la tête en saluant je laisse passer la dame la vieille dame il m'arrive même de porter son cabas lourd trop pour elle mais les lois importantes je les frôle les règles sont plus fortes la loi peut m'écraser m'enfermer la règle peut tuer en un instant je ne peux pas tuer au nom des règles je peux menacer avec ou sans mot au fil du temps je grossis je prends plus de place je ne bouge pas plus je ne souris pas plus mon rire est plus gras je fais quelque pas je m'avance je me montre je pousse j'infléchis

Je compte beaucoup de ces instants de réveil au monde, naissances dirait-on, mais l'amont pèse tant qu'on ne peut l'oublier, illuminations au pluriel car la clarté et l'évidence se dissipent vite, la trame se resserre et je suis repris dans le

charroi. Je suis en retrait de la danse de mes semblables, je suis une proie facile pour l'égaré immobile à cause de la fatigue, de l'ennui, de la folie, ou seulement sa menace ou sa promesse. Je suis profondément incroyant, par peur et paresse d'abord. Aux grands mots, je préfère les nuages. Au lieu de parler je regarde les plis, les motifs, je mastique une phrase happée dans l'air ou dans une chanson, j'aime les femmes que je n'aimerai pas. Je ne suis pas le seul à connaître ce regard net, lavé, sur les choses inchangées, ce sentir de la présence de l'univers en bloc. Je fais partie de la meute, même à sa lisière. Nous sommes tous parfois touchés par cela, et je frissonne déjà d'avoir dit nous. Si peu les disent, ces éclairs minuscules. Il y a des récits édifiants, chutes des cheval, pleurs de joie de dix heures à minuit, vide sous le figuier, incendies sans retour, si loin de mes mots pour ce qui n'en a pas. D'autres à qui ces fables sont inconnues ou pour qui les mots ne sont que des mots ne cernent pas d'une phrase ce qui les souffle du dedans de l'intérieur et l'oubli à l'aguet l'avale encore plus vite. C'est donc seul que je vis le sel du temps, seul encore dans les mots, comme est seul qui lit. Seul, seul presque.

à côté de soi présence en lambeaux songes et veille mêlées la nuit faite de roulement claques d'aiguillages arrêts inquiétants hors du couloir étroit au delà des vitres l'avant jour et le visage transparent en reflet sur le paysage défilant savoir les frontières passées rien de plus être dans la reconnaissance les gares minuscules les losanges jaunes bordes de blancs sur des poteaux les ronds points à la rencontre de routes minuscules les châssis de fenêtres les suffixes familiers de villages inconnus sur les panneaux indicateurs le crépi hérissé de pointes sur des pavillons le vert tremblant de brume d'une prairie vide répétée jusqu'à susciter un rythme et la lumière moins faible cependant que le plaine s'incline que des collines naissent des arbres qui dans un pré chênes inutiles opulents fouets sombre de bosquets le jour maintenant là si peu pour savoir que c'est le paysage natal puis des champs agrandis les arbres plus rares l'horizontalité retrouvée étendue illusion d'une vitesse plus accrue dépassement

Les images des papiers du cousin en kilos, moisissés, obstinément transportés dans le sac de clochard, jusque dans ce pays, sans explication, pour approcher en miroir la folie.

Les images prises, et sans les voir, écrire, et plus tard à nouveau, regardant l'image développée, déjà oubliée.

Les images de la Mort aux loups : tuf rongé, murs ocres, portes, flaques, rêve d'une carte.

Les images qui inventent la scène d'écriture, sur un lit, le carrelage, une table d'enfant, le bureau de travail, un banc, les cahiers, les carnets, les feuilles, les bâtons à écrire, les objets humbles.

Les images des escaliers, de l'obélisque, des lettres gravées, des tesselles. Lignes parfaites et failles : marbre du fascisme.

Les images des îles surprises sur l'asphalte ou sur les murs, prises pour Y.

Les images des papiers déchirés, empilés, agencés, collés. Ajouter derrière un mur, la table, le carrelage, la poussière, le sel.

Les images du feu, tous les ans à la même date, sur la place, sans les mots, sauf ceux du chamane.

Les images de Rome, sa ville, prises pour
songer le regard de la Sainte à mon côté.

Les images qui sont déjà écriture, qui seront
l'écriture, qui adviennent par l'écriture.

Les images de la nudité aimée, sans visage,
floues, prises dans la chambre obscure. Elles ne
seront jamais regardées que par celle qui se
donne et celui qui contemple.

fermer les yeux dans la nuit et voir la nuit en soi
comme espace

reflets de la lune sur le ruisseau dans le rêve

la salle de bains toute en longueur à peine large
d'une mètre son jaune sale passé

la porte de bois grande comme une carte à
jouer sur le mur à hauteur d'œil dans la rue de la
truie

le plafond de bois dont les caissons sont
comptés regroupés par le regard en formes
successives

la baie vitrée sur toute la largeur de la chambre
donnant le ciel d'hiver lavé du sud

l'homme large et roux arrimé à la table lâchant
d'une voix basse c'est elle qui a tué le gosse

les sangliers sans visage le multiple dans le
rêve

le pavé noir en contrebas éclairé par le
lampadaire au bord du gouffre

le lustre de métal au plafond où le regard
depuis le matelas à l terre revient cherchant une
irrégularité de symétrie dans l'absence de
sommeil

dans l'alignement des portes de garage l'une
ouverte conduisant par un tunnel à une cour un
parc d'autres bâtiments et voir que c'est ainsi
pour chacune d'entre elles

la main inscrivant lentement dans la case de la
feuille un zéro sur lequel le regard se fixe
s'efforçant encore de parler dans la langue
étrangère

l'homme marchant sur le bord de la route le
long du trottoir légèrement penché en avant rien
ne l'arrêtera

la terre rouge de l'autre continent approchée
lentement du dessus

façade du palais blanc dans la nuit
complètement détachée sur le ciel au milieu de
l'avenue déserte

la route large vide longue désolante seul avec
ce nom croupillac

sombre la cuisine sombre en dessous du niveau
de la rue et sombre plus encore l'autre pièce
toutes d'hiver

le rapport entre l'épaisseur la hauteur et la
largeur de l'édition du livre de poche de la vie
mode d'emploi les caractères dodus la prose lente
et luxuriante la plan de l'immeuble tracés de traits

droits et fins quand au chapitre cinquante et un il est écrit au fusain

l'espace immense vide à l'étage en haut de la maison parquet au sol refait depuis peu les chambres s'ouvraient sur lui il n'avait pas d'usage

inégal sous le pied le plancher du lycée impérial dans le couloir étroit aux fenêtres hautes attente

cri découvrant un instant son triangle noir

Je ne dois pas bouger. Je ne dois pas montrer, je ne dois pas dire, je souris légèrement, les mains sont croisées devant moi, je fais belle figure. La beauté me protège et me fait vulnérable. L'image est de l'argent et il y a peu d'argent. Je n'ai que des gages. La vie est devant moi comme une peur et derrière moi une autre peur. La ville grande, je n'ai plus de village. Une chambre qui n'est pas à moi dans une maison qui n'est pas à moi. Je suis fière de la maison, des repas que je frôle, du linge empesé. Il y a des gestes à faire, des manières à avoir. Chaque geste obéissant aux règles reporte au calme. La guerre est derrière, on la dit achevée. Je ne suis plus une enfant mais elle est encore là. Une peur de la taille d'un poing qui flotte dans

mon corps. Les images aux bords de la nuit. Moi si petite et Dieu plus grand que tout et si lointain. Le reste, effrayant par son immensité. Les convenances rassurent. Il y a les gens d'en haut et je suis en bas. Je suis marquée. J'ai toujours été regardée, entourée de mots bas. Je n'ai pas de père, je n'ai plus de mère, je n'ai pas de famille. J'ai seulement des maitres, des bons maitres sévères. Je dois avoir un mari et tous les hommes sont trompeurs, un mari pour partir, pour être chez moi. J'aurai des enfants, la damnation, je ne peux le penser, je reviens à la pose. Dieu sera toujours là, écrasant. Les hommes vous poussent. Je sais ce qui est juste. Il faut si peu pour s'en éloigner. Il y a une place. J'ai été placée. Je voudrais une place autre. Je m'élève en obéissant. Je saurai donner les ordres comme je les reçois. Je resterai droite jusqu'à la fin et je ne pleurerai pas. J'ai ri l'autre soir dans le caveau sous la place. J'ai trop ri. C'est la faute. Il était drôle et j'ai oublié le reste. J'étais encore heureuse en revenant. C'était la nuit presque et dimanche. Je suis arrivée en avance. Je porterai un saint en moi.

Pas moyen de les retenir, de les provoquer, et manquant de mots plus que pour tout le reste.

Elle dit : ne met pas de parfum. Elle dit j'aime ton odeur. Elle ferme les yeux, son nez me parcourt sans toucher ma peau. Elles m'ont toutes parlé de mon odeur, et jamais je n'ai senti la leur.

Je sens ce que les peaux donnent de sueur, de saleté, de désir, du sang, des fumées. Les masques ne se lèvent pas pour moi.

Rare moment de conscience de soi, de réflexion : sentir que l'on pue.

L'odeur des lendemains de beuverie : celle de l'alcool piétinée sur le carrelage, et les souvenirs de la veille émergeant, parcellaires. Souvenir de la jeunesse.

Par hasard, ce parfum inhabituel, le sien. Je pense chaque fois à elle que j'ai seulement frôlée : c'était son parfum. C'était peut-être son parfum que je désirais, et je me cachais à moi-même mon désir.

L'odeur de la voiture neuve. Il faudra qu'elle s'estompe et une première éraflure, un premier

accrochage pour en être effectivement propriétaire.

Je pense à la neige, m'imaginant qu'elle étouffe les odeurs comme elle atténue les sons. Il me semble qu'elle prend sur elle les molécules odorantes de l'air qu'elle traverse.

L'odeur de brûlé dans les rues, et seulement ensuite après avoir cherché du regard, voir les flammes au loin dans la vallée, déjà là depuis des heures.

Une des premières choses faites avec un livre, écartier largement les pages, approcher le visage, fermer les yeux et sentir. La fascination engendrée par l'odeur souvent décevait à la lecture du livre. C'était la colle, les colorants, les traitements pour fabriquer du mauvais papier. La fascination a disparu, reste l'obsession de lire.

Les affaires consignées à l'hôpital dans deux sacs poubelles, les papiers encore après dans un carton, enveloppé de plastique pour que l'odeur de la folie n'envahisse pas la chambre.

Tant de portions de temps ou d'espace convoqués à l'esprit ou surgissant à l'improviste n'ont ni parfum ni odeurs.

Et pourtant, j'ai noté ceci l'autre soir, je l'avais déjà oublié : c'est le soir d'été par l'odeur : peut-être la lourdeur de l'air, un parfum peut-être que je ne sais pas décrire directement par des mots mais par analogie : forme, mouvement, consistance.

Une joie du langage : la découverte du mot pétrichor.

Loin – Ceux qui ont disparus de n'être plus et ceux qui ont disparu d'être loin.

Écran – Cherchant une voix c'est un visage qui revient, et plus qu'un visage une image, une image sans mouvement.

Noms – Tu cherches des voix mais ce sont des noms qui viennent, ce sont des lettres que tu écris.

Honte – La seule voix qui revient nettement depuis l'enfance est celle de Werloche, perchée de peur. Je pourrais même la décrire, la cerner de mots, elle est restée imprimée : honte rétrospective.

Remords – Elle dit, on dit elle dit, mais elle écrit, elle a écrit, tout est au passé. Elle a écrit et c'est le début du livre : Mon conseil, le seul que j'aie jamais donné dans un livre, vous servira un jour, j'en suis sûre. Mais de ta voix, la première que j'ai entendu, avant même de naître, il ne reste rien, je ne l'ai pas enregistrée même si j'avais lue cette phrase quand tu étais encore là.

Apocryphe – Un texte intitulé Le grain de la voix, en tête d'un recueil de textes posthumes de Roland Barthes. Le recueil existe et porte ce titre, mais le texte n'existe pas. Je m'en souviens pourtant.

Écume – Des écrivains aimés, ne pas aimer entendre leur voix qui parasite celle silencieuse de leurs mots, comme si elle en était la dépouille.

Désir – Revient la voix de femmes désirées par le désir qui passait dans leur voix.

Je ne sais quoi – Du chanteur mort, au delà des mélodies, des mots agencés d'une manière singulière,, ôté l'accent, à la fois du début du Sud et de la montagne, la lenteur due à la placidité caractérielle, reste ce tout petit peu d'irréductible.

Voix de son maître – La voix du Mexicain, faible le plus souvent, s'élevant seulement dans le rire ; insidieuse, j'y ai obéi, avant de me sauver.

Ponge – N'a rien dit des voix, lui qui a échoué au Grand Oral pour mutisme.

Lieu – Mot lu dans les romans, compris, mais jamais il n'y avait d'antichambre dans les lieux de l'enfance. Avec l'âge, on devine que les voix font l'antichambre des oublis.

Copie – Elle est encore ici, au bord de son propre siècle, et très loin. Chaque fois que j'entends la voix de l'histrion, je retrouve la sienne, pourtant ni outrée ni prétentieuse.

Gratitude – Jamais entendu la voix du père arriver au cri ou au hurlement.

Rêves – Dans les miens, les voix sont sans couleur.

Mue – l'enfance est perdue avec sa voix.

-

Un verbe. Il en faudrait un, comme une pierre petite, une flaque de bleu qui attire le regard. La pièce du puzzle.

– Gravir, voici l'exemple, un beau verbe simple, non dénué de majesté.

– Jamais il n'aurait été prononcé chez nous.

– Un mot de loin, tu le connais dès l'enfance, tu l'as lu, tu l'écrirais maintenant avec un léger retrait, comme dit par un autre, avec des gants, des guillemets.

– Il ne viendrait pas tout seul aux abords de la pensée.

– C'est le vague monter qui vient au lèvres, et intransitivement : tu fais quoi ? je monte. – Il faudrait un verbe simple.

– Lire, danser, songer, cela ne vaut rien, on n'approche de rien avec cela. Trop commun, trop vaste.

– Les verbes, ce n'est pas ton fort. Il suffit de te

lâcher la bride et tu les délaisses pour des phrases brèves. Des noms, des adjectifs. Des petits pas vite lassants.

– Se replier, se recroqueviller : trop long, un palais. Il faudrait une syllabe et demie, un iambe ou un trochée.

– Se cacher, c'est l'animal traqué.

– Se nicher, c'est aller trop haut.

– Se lover, laisse penser que l'amour est là.

– Fais ton pédant. Sors là ta quignardise.

– In angulo cum libro. J'ai partout cherché le repos, et ne l'ai trouvé que dans un recoin, avec un livre.

– Origine hasardeuse.

– Ce serait ça, oui se mettre dans l'angle, et même si l'angle est droit, même si les murs ont des arêtes, le coin est doux où l'on se réfugie sans se cacher, sans se dissimuler. On est protégé, on est oublié, et d'abord du temps.

– Se mettre à l'angle. Se mettre dans l'angle. Angler.

– Mais angler, il est chez Littré. Donner la forme d'un angle.

– Il faudrait aller au pronominal, s'angler ce serait le mot, oui mais on pense à la sangle qui ceint et enserre.

– Alors ?

--

Au-dessus de la salle de l'école, le parquet veille et alerte sur le mouvement. Presque rien pour détourner la lumière. Des plans : ceux du lit, de la chaise, d'une étagère. Rien de coupant. Des années simples, du passage : rien ne s'imprime. C'est ici qu'est le matin d'été, très en avance sur tous les gestes et les regards.

Elle est blanche. Vaste. Basse. Presque un grenier. Plancher. Les matelas sont à terre depuis peu. Il n'y a pas eu de rêve depuis longtemps. Au ras du sol jusqu'aux murs, rien n'arrête le regard à part les sacs. Le théâtre se joue de savoir si leur nombre est deux ou trois. Le mot loin est ici, remplit le pavé parfait presque. Été même sans lumière.

Il n'y a pas d'histoire. Le passé : un arbre ou seulement de l'air, et parfois des fumées, des brumes. L'espace est resté grand, disponible pour le ciel. Un ciel haut, vide, brossé par un vent froid qui envahit tout un pan du pavé.

On n'y entre qu'accompagné et avec retenue, adulte encore, la minuscule déclivité du plancher est un seuil où le pied achoppe. On demande la permission de s'avancer, même si la porte est ouverte. L'idée ne viendrait jamais de frapper à la porte fermée, ou d'y pénétrer si elle n'est pas occupée. Il y a d'abord l'ordre : l'armoire, le lit, les deux tables de nuit, le froid : il n'y pas de chauffage. Dans l'enfance, assis sur le lit le dos droit de gêne, les portes de l'armoire se sont ouvertes sur des vêtements pendus, jamais vus sur des corps, sans épaisseur, serrés : leur couleurs grises. Posé sur la planche la plus basse, le coffre. Il est sorti, posé sur le couvre-lit fait au crochet. Il a été fait à la main, des plaques de métal soudées, couleur d'une rouille sombre qui aurait été figée. La clé assez grosse reste dans la serrure. Ce serait trop facile de dérober et c'est impossible. On ne met pas la main dedans, on regarde, on demande : le livret de famille, on vérifie la présence de son nom, les livrets de caisse d'épargne, on le total abstrait de son avoir, le livret militaire, quelques billets. C'est presque vide, le centre de la maison.

Pour le voyage comme pour les pneus, les cartes Michelin pour le père. Il les désigne par leur numéro. Il les étudie avant de partir, plusieurs jours avant. En expliquant, il pointe l'annulaire, ses doigts sont restés massifs longtemps après qu'il ait quitté le travail manuel. Plus tard, les noms prononcés sont vus sur les panneaux indicateurs. Le réel n'a rien à voir avec ce qui a été imaginé : étonnement teinté de doute que l'on puisse représenter le réel. Plus tard : le réel est ce qui déçoit. Les plus belles cartes sont celles que l'on regarde sans arrière-pensée d'aller, de se rendre, celles qui sont littérales. La carte de l'Empire de Borges semblera banale, simple passage à la limite, quand son envers, la parabole du palais sera autrement plus fascinante.

Deux atlas : celui de la maison, et celui de la grand-mère. Dans celui de la grand-mère, souvenir d'une représentation d'un planisphère, en perspective, à plat sur la première page. Dans l'autre, les couleurs ocres, rouges, jaunes, des cartes bleutées des précipitations, des planisphères en lambeaux de peaux d'orange expliquant les projections, et les juxtapositions de régions différentes et de typologies de cartes diverses, séparées par un mince filet de blanc

Un petit livre avec une double page pour chaque arrondissement, des pages annexes pour les communes de banlieues, un répertoire des rues, des listes peu à peu vont vers l'extraordinaire, les musées, les églises orthodoxes, les bains-douches, les tennis, il y a des schémas des lignes de métro et des lignes de bus. Pour le protéger, la couverture est recouverte d'un plastique grenat proche de celui qui couvre le livre de messe. Il y a un plan, replié trois ou quatre fois et qui revenu à sa dimension originelle représente toute la ville.

Ces cartes ont le don de susciter la profondeur et elles rencontrent les coupes, qui sont même lues à plat des cartes verticales : bateaux, sous-marins, monuments antiques, bâtiments des temps lointains. Le réel est riche en secrets qui peuvent être reçus en don. La dernière coupe : une série de carrés sur une page avec des noms : l'immeuble de la Rue Simon Crubellier, et toute l'épaisseur du livre est là, et son épaisseur dans le temps, un des rares dont j'achèterai l'édition originale encore plus massive que le livre de poche.

Le planisphère a été offert aux sœurs ou à l'une d'entre elles, avant la naissance. Il est légèrement plus petit qu'un ballon de football. Il pose sur trois pieds. Le bleu de la mer est usé, la France est minuscule. Vient la douleur à force de scruter pour découvrir quelles sont les noms des rares villes choisies et écrits.

Le premier guide c'est le Tour du Monde par deux enfants, dans une édition anastatique reçue en cadeau, lue et relue, les gravures au cuivre sont toutes des cartes même celles qui représentent des scènes historiques, des monuments, des personnes. Les lignes horizontales serrées font le ciel, la mer, les murs. Les deux orphelins ne passent pas par la ville de l'enfance, le département est seulement mentionné pour être le lieu de naissance d'un inventeur.

Deux cartes en plastique. Une rouge, en suivant son contour, le pourtour de la France est dessiné. Un trou pour chaque préfecture. L'autre est rectangulaire, entaillé des limites de chaque pays européen. Il faut pour l'utiliser un crayon ou un stylo étroit.

Le guide Michelin 1954, trouvé dans une poubelle ou ramassé à la décharge par le frère. Tout est éloigné dans le temps, les indications, les durées de voyage, les villes réduites à la taille d'un timbre-poste, îles tout en nuance de rouges. Deux hôtels seulement pour la ville de naissance dignes des voyageurs aisés.

Installé dans la bibliothèque du palais, le premier livre sorti des étagères et posé sur la table faisant office de bureau, ce sera un livre sur les portulans.

Dans la ville des ruines, il y en aura beaucoup des plans, le plus laid et le plus pratique portant en surimpression sur les rues les parcours des bus, tant qu'à chaque visiteur en offrir un et y cercler les lieux importants.

C'est dans l'Atlas des Régions Naturelles qu'elles seront les photographies de la région de l'enfance, et presque comme si elles venaient du rêve.

https://www.youtube.com/watch?v=UEyM_hK7yC4&pp=ygUoTm9uIGFslGRlbnFybyBub24gYWxsJ2Ftb3JlIG7DqSBhbCBjaWVsbw%3D%3D

Parcelle 78B, section - emplacement provisoire

Un siècle : morte avec toutes ses dents, ayant enterré mari, fils, petits fils.

Elle attend encore son tombeau.

Emplacement 47B

une

vie de prière
en poussière

une

Tombe sans nom, angle Sud-Est

elle a
tant
tout
aimé

-

L'instant, je l'ai attendu. Je l'ai envisagé, imaginé, cerné de pensées. Je savais qu'il était là. Dans la poussière dansant dans la lumière oblique. A côté du verre d'eau, sur le bois à plat au bord de la nuit. Je le savais dans chaque préposition de lieu, de temps.

Pris par surprise, endormi.

--

Crevé? Oui.

--

Je ne vous ai pas raconté ma vie, je ne vous raconterai pas ma mort.

Fosse

Vous dites que je suis mort, mais je suis morte.

Parcelle 572

Elle adorait.

Tout était étreinte.

Il lui a manqué celle du bûcher.

Caveau H6

Je me suis retourné et il n'y avait plus rien.

Fosse Comune n°3

non je ne voulais pas c'est les autres j'ai eu peur
eux sont avec vous gras encore j'ai appuyé pour
fuir j'étais entre eux et lui j'ai serré je n'aurais pas
pas dû
pas dû pas dû pas dû pas dû pas dû pas dû

Parcelle 57.B

Je n'ai plus froid.

-

J'ai des souvenirs sans visage sans mots sans
voix loin ils sont loin mais encore là

-

Le temps, ça me fait bien rire maintenant.

-

Pourquoi ne m'avez-vous pas brûlée?

-

Elle a aimé platoniquement un boche pendant la guerre. Elle restée seule jusqu'à cent ans. Vierge mais à dieu de décider.

-

J'en étais à la note 4b de la page 1347 de ma thèse d'Etat : Deux secteurs mis au jour au nord de l'emprise présentent des vestiges anciens. Le premier a livré trois sépultures à incinération, datées de la première moitié du ier s. de notre ère ainsi que des structures médiévales. Le second secteur comprenait deux caveaux funéraires du iie s. de notre ère, situés à l'est d'un second ensemble de structures médiévales. La fonction de silos à légumes a été attribuée à quelques

fosses de cette occupation médiévale datée de la fin du xive ou du début du xve s. (fig. 2).

-.----

il adorait
dieu
enfants
jusqu'
aux brins d'herbe
tout était
étreinte

--

il n'a
foutu
que dans l'ombre

a foutu l'air
à la terre enfin

vie de prières
en poussière

a compté
jour après jour
sans compter
ses jours restant

fut
sans espoir
heureux

n'a connu
ni les mots
ni le temps
ange

il a vendu
la poudre
a trouvé
la lame

il a volé
jusqu'à
son âme

il était frère
jusqu'à

donner la mort
pour se tuer

il a trop aimé